

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Sainte Térése d'Avila
En Hollande
L'Église et l'Avenir de la civilisation
Un nouveau Moyen âge
A propos de l'Hamlet de Pitoeff ou de l'art d'évoquer
les spectres
La doctrine de la Tour du Pin
Les textes de l'annaliste juif Flavius Josèphe concernant
la vie de Jésus
Talleyrand et l'indépendance de la Belgique
Les catholiques et l'esprit de parti
Écriture et enluminure

Jean Soulairol
Hilaire Belloc
Henri Massis
Fernand Deschamps

Marcel Schmitz
Georges Legrand

Vicomte Ch. Terlinden
A. De Ridder
Marquis Marie de Roux
Th. Bondroit

Les idées et les faits : Chronique des idées : La conversion de Charles Woeste, Mgr J. Schyrgens. —
Le nombre des juifs dans le monde. — Angleterre. — Allemagne. — Russie.

La Semaine

Le Bureau de l'Internationale ouvrière socialiste, réuni à Paris, adresse un appel « aux travailleurs de tous les pays » invitant le Proletariat international à manifester, le premier mai 1927, d'abord... pour la Chine!

« Le réveil du peuple chinois, sa lutte héroïque pour son droit à pleinement disposer de lui-même, le puissant écho d'aspiration à la liberté qui retentit à son appel dans l'âme des peuples opprimés, indique aux impérialistes de tous les pays que l'ère de l'exploitation coloniale va vers sa fin.

« Ce qui se passe en Chine, c'est le commencement de la grande mutinerie de la dernière armée de réserve du capitalisme... »

Inutile de souligner le ton!

Et on veut faire croire « à la classe ouvrière du monde entier », que dans la révolution chinoise, « le prolétariat chinois lutte au premier rang » et que, pour aider ce prolétariat à se libérer enfin, il faut « manifester pour le rappel immédiat des troupes et des forces navales étrangères qui se trouvent en Chine. »

O simplisme béat! Mais quelle hypocrisie aussi, car il n'est certes pas un des signataires du factum qui ne sache que pareil rappel est absolument impossible, qu'il n'est souhaité ni par les Nordistes, ni par les Sudistes, et que laisser assassiner des milliers d'Européens, et livrer au pillage des villes entières n'avancerait en rien les affaires du... prolétariat chinois!

Blum, président du Conseil en France, Mac Donald, Premier ministre en Angleterre, ne rappelleraient pas plus navires et soldats que Poincaré et Baldwin ne songent à les rappeler.

Il faut d'ailleurs une belle audace pour oser parler de « prolétariat chinois ». Car la Chine est bien un des derniers pays au monde où le socialisme ait quelque chance de s'établir jamais. Dans un pays agricole, où, exception faite pour les grands centres de la côte, fleurit la petite propriété, Moscou a sans doute pu attiser des passions nationalistes exaspérées par le mercantilisme et l'égoïsme de l'Europe, du Japon et des Etats-Unis, mais ni communisme, ni socialisme, n'embrigaderont demain les masses chinoises!

* * *

Après la Chine, les Balkans...

Il paraît que :

« Plus le peuple italien est poussé par le fascisme dans l'abîme, dans la ruine économique et dans l'esclavage intellectuel, plus le danger grandit qu'il risque son va-tout dans une campagne de conquêtes.

« Aussi sur le territoire de l'Europe, le centre des menaces de guerre se trouve-t-il dans l'irresponsabilité de Mussolini. »

Conclusion, direz-vous, laissons donc Mussolini s'enfermer et se perdre...

Erreur! Conclusion :

- « Les Balkans aux peuples balkaniques!
- » Pour la fédération des peuples libres des Balkans. »

Non, mais s'imagine-t-on les ouvriers de tous les pays s'échauffant pour « une fédération des peuples libres des Balkans?... Sans parler des haines que nourrissent les uns pour les autres certains de ces peuples libres !

* * *

Et le manifeste continue :

« L'étranglement de la liberté d'opinion est funeste au mouvement ouvrier dans les pays sans démocratie.

« L'absence de liberté de la presse, de réunion, d'association, qui caractérisait le tsarisme russe, sévit encore sur une grande partie de l'Europe. »

Mais alors, ça va plutôt mal pour l'Internationale ouvrière socialiste? C'est bien ce que le citoyen de Brouckère vient de déclarer à Genève :

« L'Europe et le monde traversent une telle période de réaction qu'il devient impossible de songer à un désarmement immédiat : les puissances mauvaises sont déchaînées et seuls les illuminés se refusent à tenir compte des faits. Que faire dans de telles circonstances, sinon préparer l'avenir! »

Le mot y est : **illuminés**. Les amis de de Brouckère, qui pensent toujours comme lui-même pensait hier encore, le trouveront sans doute très dur...

Mais pourquoi donc de Brouckère n'explique-t-il pas au prolétariat international — que l'on continue à berner des illusions les plus folles et à nourrir des nuées les plus chimériques — comment il se fait que, partout en Europe et dans le monde, ce qu'il appelle les puissances mauvaises de la réaction, jassent reculer le socialisme et l'émancipation du prolétariat? Si de Brouckère a manqué se briser la tête contre un mur, il serait intéressant de savoir comment et pourquoi ce mur fut élevé!

Sans doute verra-t-on, le 1^{er} mai prochain, de nombreux ouvriers, toujours égarés par de mauvais pasteurs, se promener pacifiquement dans nos centres industriels. Et le spectacle de ces braves gens habillés comme tout le monde et que plus rien ne distingue des bourgeois démontrera qu'un socialisme redresseur d'odieux abus capitalistes est arrivé au bout de sa tâche. Reste le socialisme utopique. Celui-là, les dures leçons de la guerre et de l'après-guerre l'ont fait apparaître partout comme une cause de désordre, de ruine et de misère. Et un peu partout les peuples se sont mis à construire le mur au pied duquel de Brouckère contemple l'écroulement de ses rêves.

La Sainte Tèrese d'Avila⁽¹⁾

Y sin amor todo es nada.
SAINTE TÈRESE.

I

Les images de l'enfance président toute la vie. Battons, étalons ce jeu de cartes espagnoles où nous lisons l'avenir de Tèrese. Elle aurait pu, sans doute, s'en aller dans un autre sens, transporter son ardeur dans une autre aventure. Mais ici la volonté la plus libre et la plus héroïque va jaillir d'un cœur pur et fidèle pour se trouver d'accord avec la vocation la plus certaine.

Avec les plus tendres et les plus poignants appels de l'Amour.

Regardons sans crainte ces gravures colorées de la noble Castille. Voici Avila, ses églises, ses couvents, ses demi-lunes, Avila des chevaliers, des saints et des rois, pareille à la Jérusalem céleste des Primitifs, au-dessus de sa rivière et de ses jardins qui lui portent les délices des eaux et des fleurs. Là-bas la Sierra se dresse farouche, sombre, la Sierra au delà de laquelle il y a le More et les sorcières, la Sierra qui ressemble à la gueule de Léviathan et qui s'ouvre sur l'hérétique et sur l'enfer.

Et voici, dans Avila, une maison seigneuriale, si hautaine et si fermée qu'elle fait songer à un cloître. Voici le chef de cette maison, Alphonse Sanchez de Cepeda, véritable prince qui compte un roi de Léon parmi ses ancêtres, ferme sans doute et même un peu sévère, mais tout plein d'une affectueuse bonté. Je l'imagine avec les traits de ce don Rodrigo Vazquez qu'a peint Greco, un visage si fin et si énergique tout ensemble, un large front semé aux tempes, des yeux clairs et réfléchis, une barbe en pointe... Et je songe brusquement au plus pur des héros, à celui en qui Cervantès mit toute sa noblesse d'âme, sous les dehors de la folie pour le défendre des sots, à Don Quichotte de la Manche qui eut la passion de servir, de protéger et d'aimer. Je songe au Cid Campeador qui tendit sa main nue au lépreux, en un geste sublime dont eût bien été capable Alphonse de Cepeda, gentilhomme à la charité débordante, gentilhomme qui est le frère de la Colombe Christophore, qui a horreur de l'esclavage, qui soigne un jour une petite esclave comme ses propres enfants, gentilhomme chrétien...

Je vous tourne, chères images, parmi lesquelles va paraître la petite fille édue. Voici enfin Béatrix de Ahumada, la femme, la mère, si tendre et si douce, dont j'aime qu'elle porte le prénom de la divine amie de Dante. Toujours malade, lisant toujours des romans en cachette de son mari, semblable à une rose penchée sur un livre de chevalerie, elle n'a heureusement pas besoin d'être une nouvelle Chimène; il semble que le moindre effort la briserait. Et, cependant, quelle mère attentive non seulement à ses propres enfants, mais à ceux d'un premier lit, — heureuse Béatrix de Ahumada qui a senti le premier battement du cœur de Tèrese!

« Le mercredi, jour de saint Berthold, de l'ordre du Carmel, le 29 mars 1515, à cinq heures du matin, naquit Tèrese de Jésus la pécheresse ». Elle a écrit cela, vers la fin de sa vie. Elle savait qu'il n'y a aucun bien qui ne soit un don gratuit de Dieu. Elle savait qu'elle était la sœur de Marie-Madeleine et elle ne demandait qu'une place à son côté, aux pieds du Christ, sur le seuil sacré de la maison de Béthanie... Mais nous qui savons comme elle a suivi le Maître, dès ses premiers jours, ne nous pencherons-nous pas pieusement et humblement sur le berceau où repose Tèrese de Jésus la Sainte?

Je vois son père qui lui trace un signe de croix sur le front, sa mère qui la voue à la Vierge, le curé de la paroisse qui la baptise, ses frères et sœurs qui la contemplent dans la robe blanche où lui

une médaille. Il y a un ange gardien de plus dans la maison et une petite rose vivante qui brille sur le buisson ardent de l'Ibérie. Je voudrais suivre sa croissance physique et spirituelle. Je voudrais la montrer comme certains films nous présentent le développement d'une fleur. J'écoute ses balbutiements qui sont des transpositions du secret d'amour des Chérubins. Je guette ses premiers mots où se mêlent aux caressantes appellations de ses parents les noms de Jésus et de Marie, où elle ne sait pas, où elle sait peut-être qu'elle met à jamais tout son cœur... Béatrix de Ahumada allaite Tèrese en priant. Et peu à peu, comme elle lui apprend à marcher, elle lui apprend le culte de Notre-Dame et de plusieurs saints. La petite fille épèle ses premières phrases dans la Légende Dorée de Jacques de Voragine que l'on vient de traduire en castillan. Son père aime les bons livres et, quoiqu'il soit excellent latiniste, il en a toujours en langue vulgaire pour ses enfants. Tèrese avait six ou sept ans qu'elle ne faisait que lire avec Rodrigue, son frère le plus proche d'elle par l'âge et par le cœur, la Vie des onze mille vierges et de tant de martyrs. Ils se retiraient au fond du jardin paternel pour mener la vie érémitique. Mais cela ne suffisait pas à Tèrese. Elle criait : « Eternité! Eternité! » Cette petite fille violente se désolait du temps. La solitude et l'attente lui pesaient comme si elle avait cent ans. Puisque les confesseurs entraient tout droit au Paradis, magnifiquement revêtus de la pourpre de leur sang, pourquoi ne pas faire comme eux? Elle apporterait le nom du Christ aux infidèles. Elle souhaitait de mourir sous leurs coups et pour eux, afin d'être introduite auprès de Jésus. Alors, elle partit, elle entraîna Rodrigue avec elle sur le chemin de la Sierra. Ils mendieraient leur pain, ils arriveraient chez les Maures, ils mourraient, mais en mourant ils arracheraient des âmes à Léviathan et ils entreraient ensemble dans la Cour du Roi du Ciel. Leur bon oncle Pedro d'Ortigosa les arrêta au tournant de la route, comme ils avaient déjà dépassé la rivière...

Vous n'irez point vous faire massacrer chez les Turcs, impatiente petite Tèrese. Restez dans le jardin cloîtré de la maison de Cepeda. Construisez, avec Rodrigue, de petits monastères où vous récitez le Rosaire. Savez-vous que vous dessinez toute votre œuvre future?

Elle jouait à la religieuse... Faut-il rien de plus de cette enfance prédestinée? Elle avait douze ans, quand sa mère mourut. Elle fut emplie d'une déchirante douleur et se précipita dans un sanctuaire de Notre-Dame pour la supplier, avec beaucoup de larmes, de lui servir de mère. Je la vois, cette Notre-Dame, dans ses atours espagnols, et elle ressemble tout à coup à Béatrix de Ahumada pour sourire à la fillette angoissée.

Et, cependant, vous allez rentrer chez vous, Senorita, et vous saisissez fiévreusement le livre que lisait encore celle qui vient de vous être enlevée. C'est un roman de chevalerie, quelque chose de si pur et tout de rêve... Avec Rodrigue, vous suivez la belle histoire. Avec Rodrigue, vous en composez une autre. Et tel est le premier écrit de l'auteur du *Château de l'âme*.

Se le reprochera-t-elle assez... Pour moi, je regrette de ne l'avoir pas sous les yeux. Cette œuvre des ermites d'hier, je voudrais la ranger dans ma bibliothèque auprès des *Jeunes Visiteurs*, de Daisy Ashford. Quel flot de pureté fervente viendrait à nous! De jeunes visiteurs violets et pourpres. Des fleurs de grenadier. Elle a beau vouloir s'accuser, dans sa vie, de cette période où elle se laisse faire un brin de cour par de jeunes cousins, où elle est un peu coquette, où elle aime les parfums et les parures, Tèrese est obligée en fin de compte de nous avouer son innocence. Il fallait bien qu'elle entrevit l'amour humain. Elle était trop femme pour ne pas connaître et comprendre le goût des autres femmes... Elle qui paraît parfois sévère et même un peu dure dans l'ordre de la vocation monacale dont elle connaît d'abord en elle-même l'inflexible et adorable exigence, elle se fera toute tendresse pour ceux qui ne sont

(1) Cette étude fera partie (comme le Saint Vincent de Paul de René Benjamin, le Saint Dominique de Georges Bernanos, le Saint Thomas d'Aquin de Jacques Maritain, publiés ici) d'un volume sur la *Vie des Saints* que Gabriel Mourey publiera prochainement à la Librairie Sant'Andrea, à Paris, avec la collaboration d'un grand nombre d'écrivains catholiques.

pas appelés au Carmel. Pour sa petite sœur Jeanne — « cette âme angélique » dit-elle — qui se marie avec Jean de Ovalle. Pour la princesse Louise de la Cerda qu'elle court consoler de son veuvage au moment même de la fondation de Saint-Joseph d'Avila...

Térèse a seize ans. Elle est grande et blanche, avec des cheveux noirs et bouclés, un front large et uni, des sourcils châtain, des yeux qui ont la couleur et la flamme du vin d'Espagne, des lèvres bien dessinées qu'empourpre mieux qu'un bâton de rouge le sang le plus vif et le plus généreux de la Castille. J'imagine que ses cousins, une nuit, encouragés un peu par la légère Marie Boïcono, cette parente plus andalouse que castillane dont elle devait déplorer l'influence, allèrent lui donner une sérénade au son des guitares, qui sont les cigales du clair de lune, et que c'est après cela qu'Alphonse de Cepeda la mit au couvent des Augustines, sous le prétexte que sa sœur aînée venait de se marier. Dans sa robe couleur d'orange et bordée de velours noir, avec les trois petits signes gracieux qu'elle a au côté gauche de son visage, le premier plus bas que la moitié du nez, le second sur la joue entre le nez et la bouche, le troisième au-dessus de la bouche, elle entre au couvent avec un peu d'ennui.

« Cruel ennui » même, selon qu'elle dit. Elle n'est pas moins pieuse, d'une dévotion solide, et fait prier pour sa vocation; mais elle a comme une crainte de la vie religieuse... Dix-huit mois s'écoulent ainsi. Elle est malade, il lui faut sortir du pensionnat. Elle va se reposer quelque temps chez l'oncle Pedro d'Ortigosa. Et celui qui l'avait arrêté lorsqu'elle courait au martyre d'un jour chez les Maures est celui qui va décider de son martyre, de son apostolat de quarante-sept ans. Il lui fait lire les épîtres de saint Jérôme, et c'est, après cette lecture, que le 2 novembre 1535, à vingt ans, elle s'échappe de la maison paternelle pour entrer chez les Carmélites de l'« Incarnation » d'Avila.

II

« Je vous trouve charmant de venir me déclarer que vous saurez ce qu'est cette demoiselle rien qu'en la voyant. Nous ne sommes pas si faciles à connaître, nous autres femmes. Quand vous les avez confessées durant plusieurs années, vous vous étonnez vous-mêmes de ne pas les avoir bien comprises, c'est qu'elles ne se rendent pas un compte exact d'elles-mêmes pour exposer leurs fautes, et que vous les jugez seulement d'après ce qu'elles vous disent ». Qu'elle est femme, sainte Térèse qui a écrit ces lignes à l'un de ses directeurs! Et, cependant, selon un mot que j'aime, elle est l'intelligence faite homme. Elle tient à voir clair et elle voit clair. Il y a en elle une pénétration et une vivacité d'esprit géniales, avec quelque chose de libre et de spontané, de gracieux et de pur, qui en font l'un des écrivains les plus grands et les plus attachants du monde. Par la sûreté de sa doctrine, elle se range parmi les docteurs. Mais elle est femme, elle veut l'être, elle enverra un jour cette lettre au Père Gratien : « Pourquoi veut-on que j'écrive?... Que les théologiens le fassent! eux, ils ont étudié; mais moi je ne suis qu'une sotte. Pour l'amour de Dieu, qu'on me laisse filer à mon rouet et aller au chœur et suivre la règle comme les autres sœurs; je ne suis pas faite pour écrire; je n'ai pour cela ni santé ni intelligence ». Quel enjouement et quelle grâce!... Elle n'est pas la patronne des bas-bleus avec toutes leurs lunettes et leurs travaux d'érudition en quinze tomes. A une jeune fille qui se présente au Carmel, une Bible sous le bras : « Nous ne sommes ici, dit-elle, que de pauvres femmes ignorantes; nous ne sommes pas faites pour vous et pour votre livre. » On entend bien que ce n'est point mépris de la Bible chez celle qui commentera plusieurs versets du cantique; ce qu'elle veut, c'est que l'on reçoive docilement l'Écriture, de l'Église. Elle n'écrit que par ordre ou par Amour — ce qui est tout un — mais alors quelles merveilles! Une fausse humilité ne casse pas sa plume. Elle a pensé, elle a vécu avant que d'écrire. Sa lumière et sa flamme nous viennent tout droit.

Qu'elle souffrit, cependant, durant ses premières années au monastère de l'Incarnation! Elle qui avait affronté, pour l'amour de Jésus, en quittant la maison paternelle, une agonie aussi terrible que celle de la mort, elle fut en proie aux sécheresses, la prière lui était un sacrifice... Mais son amour connaît l'héroïsme. Psyché ne lâchera pas l'invisible Eros! Invisible? Térèse le voyait dans toutes ses sœurs. Elle ne passait pas de journées sans faire envers celles-ci le plus d'actes de charité qu'elle pouvait; elle soignait avec la tendresse la plus grave une religieuse qui avait une plaie horrible au

ventre et dont la plupart étaient comme obligées de se détourner... Térèse exténuée tomba malade à son tour.

En octobre 1538, il lui fallut quitter le couvent où la règle d'avant la réforme ne la cloîtrait pas. Elle passa quelque temps chez sa sœur aînée et chez son oncle, puis à Bécédas, au printemps de 1539, où elle convertit le prêtre qui la confessait et qui avait une liaison coupable. Devant l'incomparable pureté de sa pénitente, il lui avoua sa faute. Il avait pour elle, sans doute, une amitié un peu sensible. Térèse ne s'en froissa pas, mais plus belle et plus grande encore que la femme de Martinée du banquet de Platon, elle se servit de ce sentiment humain pour élever l'âme du prêtre jusqu'à Dieu. Ces conversations, je les imagine comme le premier dessin du *Chemin de Perfection* et du *Château Intérieur*. Grâce à Térèse, le prêtre avait rompu sa liaison et ne cessa de s'élever en vertu.

C'est d'ailleurs sur tous ses confesseurs, que la sainte eut une heureuse et haute influence.

Les prétendus soins qu'elle devait recevoir à Bécédas la massacrèrent. De retour chez son père, aux environs du 15 août, elle resta quatre jours toute crispée sur elle-même, paraissant tour à tour morte ou mourante; sa langue était en lambeaux des morsures qu'elle lui fit. Que m'importe le nom de sa maladie! Je ne veux voir que son corps sacrifié sur la croix mystique. Elle n'est pas destinée, comme Lydwine de Schiedam ou Anne-Catherine Emmerich, à souffrir cette passion toute sa vie. Il faut qu'elle parte un jour, aussi forte et aussi vaillante que les apôtres, sur toutes les routes de la Castille. Mais elle aura connu les pires tourments physiques ou les épouses du Christ rachètent avec Lui, dans la flagellation et le broiement, toutes les impuretés de notre chair.

Les épreuves n'ont pas fini, d'ailleurs, ni sa lente préparation aux sommets de la vie mystique et apostolique. De retour au monastère de l'Incarnation, elle retrouva son apparente solitude spirituelle dans un corps toujours souffrant. Elle se reprochera vingt ans après de n'avoir pas donné à l'amour divin tout le temps de sa clôture. Et il est vrai que la règle autorisait à faire de longs parloirs où l'on recevait toute la société d'Avila. Elle fut particulièrement poussée par ses supérieures à ces entretiens qui sans doute roulaient sur des sujets religieux, mais la retenaient tout de même loin de l'oraison.

Elle avoue, d'ailleurs, qu'en ce temps-là elle était obligée, pour élever son âme, d'user de livres ou de paysages. Elle aima toujours les eaux et les fleurs. En 1574, elle écrira : « J'ai un ermitage d'où l'on voit la rivière, et aussi de la cellule où je dors; je puis de mon lit jouir du paysage; cela me cause un vif plaisir ». On pense à Jeanne d'Arc, lorsqu'elle répond à ses juges : « Si j'étais encore dans mes bois, j'y entendrais bien mes voix! », à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui repose son regard sur l'azur... Pourquoi les saints fermeraient-ils les yeux aux beautés que Dieu a créées?... Mais ce que Térèse d'Ahumada voulait, c'était l'entretien seul et seul avec Dieu.

Elle a vu le Christ la regarder avec un visage sévère. Elle a vu à une illusion, elle a continué ses parloirs. Alors, elle a vu un monstre — et les personnes qui étaient avec elle l'ont vu — une espèce de crapaud plus gros que nature traverser le salon où elle causait... Et voici qu'il lui faut aller secourir son père dans la mort chrétienne...

Elle revient au couvent. Elle se sent emportée dans la vie mystique... Et c'est alors qu'elle se trouve retenue par des confesseurs plus timorés les uns que les autres, et notamment par le Père Blathazar Alvarez, un saint, mais qui est lui-même empêché par ses propres directeurs. Pendant près de vingt ans, elle ne pourra pas se livrer à son élan. Le Bien-Aimé du Cantique l'appelle avec des gémissements inénarrables; on lui dit que le diable a coutume de tromper les âmes en singeant Dieu. On lui conseille de se méfier, on lui ordonne de suivre les voies ordinaires. Elle se cramponne pour obéir à de véritables buissons d'épines, quand l'Époux est sur la colline, rayonnant de gloire et d'amour. Et plus tard, elle écrit : « Je ne comprends pas ces craintes qui nous font dire : le démon, le démon, quand nous pouvons dire : Dieu, Dieu, et faire trembler notre ennemi. Et ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouvement si le Seigneur ne le lui permet? Que signifie donc toutes ces terreurs? Quant à moi, c'est certain, je redoute plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même; car pour lui, il ne saurait me faire du mal, tandis que les autres, surtout s'ils sont confesseurs, jettent l'âme dans de cruelles inquiétudes. J'ai tant souffert pour ma part pendant quelques années, que je m'étonne maintenant d'avoir pu y résister. Béni soit le Seigneur qui m'a tendu une main si secourable! »

Ah! chère ennemie de la pusillanimité, grande âme qui pouviez

planer comme l'aigle des hauts monts et qui vous riez des chiens aboyants de l'abîme dans la lumière de Dieu, quel martyre tous ces retardements durent vous être!... Mais voici Pierre d'Alcantara, voici le Dominicain Banez, voici vos admirables frères du Carmel, le Père Gratien, le Père Jean de la Croix... Le Bien-Aimé n'a éprouvé votre fidélité que pour vous envoyer de sublimes messagers que vous aiderez à votre tour dans la divine montée.

Que dis-je? Tèreze a les anges avec elle. Il faut regarder du côté des anges. Notre temps comme tous les temps regarde trop du côté du démon. Je voudrais peindre sur tous les murs les anges de Greco, de Gustave Doré, de Maurice Denis, de Giovanni de Fiesole et jusqu'à cet ange Heurtebise de Man Ray qui traverse de son fluide le vase en forme de lyre. Mais ici, ô joie incomparable, je surprends l'ange même de Tèreze :

Voici, nous a-t-elle dit, voici une vision dont le Seigneur daigna me favoriser à diverses reprises. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il est extrêmement rare que je le voie ainsi. Quoique j'aie très souvent le bonheur de jouir de la présence des anges, je ne les vois que par une vision intellectuelle. Dans celle-ci, le Seigneur voulut que l'ange se montrât sous une forme sensible aux yeux de mon âme. Il n'était point grand mais petit et très beau; à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces esprits d'une très haute hiérarchie qui ne sont, ce semble, que flamme et amour... Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps, il le plongeait, me semblait-il, au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles : en le retirant, il paraissait me les emporter avec ce dard et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu. La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait de faibles soupirs... Mais cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus suaves délices : aussi je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer à un haut degré. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave qu'il m'est impossible de l'exprimer... Les jours où je me trouvais dans cet état, j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine, que je considérais comme une gloire bien supérieure à toutes les gloires créées. »

On l'a vu, à sa mort, ce cœur de Tèreze que la javeline de l'ange a ouvert de part en part.

*Ouvrez, princes, ouvrez vos portes éternelles,
Portes du grand palais laissez-vous pénétrer,
Laissez-en l'accès libre aux escadrons fidèles :
Le Roi de Gloire y veut entrer...*

Ces grands vers de Pierre Corneille, dans sa traduction des *Psalmes*, comment ne me hanteraient-ils pas quand l'ange ouvre les portes du cœur de la princesse Tèreze à l'Époux divin qui l'a choisie?... Un jour, à la mi-novembre 1572, après avoir communiqué des mains de Jean de la Croix, elle entendra ces paroles du Christ qui lui donne sa main droite : « Regarde ce clou : c'est la marque que dès ce jour tu seras mon épouse; jusqu'ici tu ne l'avais pas mérité. Désormais tu auras soin de mon honneur, non seulement parce que je suis ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore parce que tu es ma véritable épouse. Mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien ». Et, un autre jour, il lui passera au doigt un anneau orné d'une pierre semblable à une améthyste, mais d'une splendeur où s'éteignent tous les bijoux d'ici-bas, comme gage de sa promesse d'exaucer toutes les demandes de Tèreze. Quelqu'un s'étonne-t-il encore que cette femme qui a reçu un tel joyau, ait poussé le grand cri : Ou mourir ou souffrir!... Quelle soif peut-elle avoir que de gagner des âmes à Dieu ou de le rejoindre? Il faut que le Christ apaise son impatience : « Songe, ma fille, qu'après ta mort tu ne pourras plus accomplir pour mon service ce que tu fais maintenant. Prends pour moi la nourriture et le sommeil; tout ce que tu fais, fais-le pour moi, comme si tout cela n'était plus vécu par toi mais par moi-même... »

Elle s'est imbibée de Dieu, c'est elle qui le dit, comme l'éponge s'imbibe d'eau. « Mon âme, dit-elle, jouit d'une paix ineffable. Satisfactions ou chagrins sont impuissants à lui enlever, du moins pour un temps notable, la présence tout à fait indubitable des trois divines Personnes ».

L'enivrement est si fort qu'elle sort de sa cellule, un tambourin

à la main. Et dans la petite cour du monastère, à l'heure de la récréation, elle se met à danser de joie. Elle danse pour le Maître. Ses sœurs l'accompagnent au claquement des castagnettes ou en tapant dans leurs mains. Tèreze danse et improvise une chanson :

*Vivo sin vivit in mi
Porque tal visa espero
Que muero proque no muero...*

III

Cette splendeur de vie mystique ne s'est pas faite en un jour. Mais pour Tèreze tout y converge ou tout en rayonne. C'est là que s'acheminait la petite fille qui criait : « Eternité! Eternité! » et qui allait se faire massacrer chez les Mores. C'est pour cela que l'illustre fondatrice reprend, à grands travaux et grandes peines, cette construction de monastères qui fut le jeu de son enfance.

La vie intérieure, les écrits, la vie apostolique, tout part de là et revient là. Sans l'amour il n'y aurait rien. Mais avec l'amour il y a tout.

La grande Carmélite ne conçoit aucun orgueil des grandes grâces dont elle est favorisée. — « Comment, dit-elle au Christ, une si haute Majesté dans une créature aussi basse que mon âme! » — Et le Christ de lui répondre : « Elle n'est point basse, ma fille, puisqu'elle est faite à mon image. » Tèreze sait que toutes les âmes sont faites à l'image de Dieu et de toutes elle a grand soin. Elle s'occupe des siens, de leur mariage, de leurs enfants. Sa sœur Jeanne paraît bien sa préférée. Elle est sa sœur de père et de mère. J'imagine qu'elle lui ressemble, aussi brune et aussi ardente, mais plus petite et plus frêle, plus semblable à Béatrix de Ahumada; elle est toute tendresse pour les petits et Tèreze aussi les aime. Je relis cette lettre que la sainte adressait à un neveu qui avait eu une fillette illégitime :

«... Certes, je suis profondément affligée de l'offense qui a été faite à Dieu, mais, quand je vois cette enfant vous ressembler si bien, je ne puis m'empêcher de l'accueillir et de l'aimer beaucoup. C'est étonnant comme elle rappelle, toute petite qu'elle est, la patience de Tèreze. Dieu veuille en faire sa servante! car ce n'est pas elle la coupable; aussi vous ne devez rien négliger pour qu'elle soit bien élevée. Certes, elle le mérite, car elle est très gentille... » Ce n'est pas Tèreze qui a le mépris du monde pour les bâtards.

Elle ne néglige rien de ce qui la touche de près ou de loin. Elle sait qu'il n'y a que deux commandements, aimer Dieu, aimer le prochain, et que le second est le même que le premier. Cette contemplative est la femme la plus active que l'on ait jamais vue.

*... Entre le Ciel et la terre, si tendre que ses os sont séparés;
Entre l'obéissance et l'amour elle est comme une écartelée;
L'exigence immédiate de l'amour et la chose bonne ici qui lui est
donnée à faire;*

*Dieu lui-même des deux côtés qui l'appelle, à la fois dans le ciel
et sur la terre!...*

*... Et cependant les chemins de l'Estramadure et des deux Castilles;
La virent en marche jour et nuit pour planter une prieure et quatre
filles;*

*Où Dieu le veut, entre deux pierres du désert, le Carmel comme un
rayon de miel fauve et comme une rude touffe de rue;*

*Voici pour notre prière fade assez de cœurs purs comme du feu
pour en venir à bout et l'encens qui la continue...*

Qu'ils sont vrais, ces grands vers de Claudel, dans sa feuille de sainte Tèreze!... Rien ne la décourage. Quand, en 1561, elle sait qu'elle doit fonder Saint-Joseph d'Avila, ni son déchirement à la pensée de quitter sa cellule du Couvent de l'Incarnation, ni la menace de l'Inquisition, ni le manque d'argent, ni le mur démoli par les démons, ni l'opposition de toute une ville, rien ne l'arrête. Par l'intercession puissante de son saint préféré sous l'invocation duquel elle a mis ce monastère qu'elle porte comme un enfant, elle ne se rebute d'aucun obstacle. Toujours soumise à l'Eglise, toujours obéissante, au moment des pires difficultés, à la Noël de 1561, elle court à Tolède, auprès de Louise de la Cerda, accompagnée par Jean de Ovalle... Et quand elle revient, elle trouve le bref du Pape autorisant la fondation de Saint-Joseph; la petite maison toute prête, élevée par les soins de Jeanne de Ahumada et de dona Guomar...

Elle met à Saint-Joseph quatre pauvres orphelines, sans dot, mais grandes servantes de Dieu, momentanément dans l'obédience de l'évêque. Et le 24 août 1562, en présence de Pierre d'Alcantara, du Père Ybanez et du Père Balthazar, qui nous apparaissent comme revêtus tout à coup de la gloire de saint François, de saint Dominique et de saint Ignace, la grande Réformatrice du Carmel et ses quatre premières filles assistent, dans la pauvre petite chapelle de Saint-Joseph d'Avila, à la première messe de tous les Carmels térésiens. Je rêve d'un tableau en deux parties, comme *l'Enterrement du comte d'Orgaz*. En bas, cette petite salle nue et blanche, quelques statues habillées de couleurs violentes, et l'autel avec des fleurs de quatre sous et quelques cierges... Toute la splendeur est au ciel. Le Christ, la Vierge, saint Joseph, saint Augustin, sainte Madeleine, sainte Claire, tous les saints que Térése chérit et qui l'ont secourue l'accueillent et l'embrassent, environnée des onze mille et sept mille vierges qui doivent la suivre dans le temps et dans l'espace, tandis qu'un ange très pur, d'une aile souveraine, monte placer auprès de la lance du calvaire le dard enflammé où le sang de Térése brille en escarboucles d'amour...

Il lui fallut, cependant, revenir encore à l'Incarnation jusqu'à ce qu'elle fut autorisée, en décembre de la même année, à quitter définitivement son premier couvent pour aller vivre avec les religieuses de sa réforme. Son enthousiasme était tombé. Intrépide quand elle agit, elle subit ensuite une inquiétude et des tristesses mortelles. Il est vrai que le Conseil Municipal lui-même se ligue contre elle, qu'il fut question d'aller devant le Conseil du Roi, qu'il fallut l'action la plus énergique des Dominicains Bañez et Ubañez pour faire cesser le conflit...

Enfin, la voici dans son couvent de Saint-Joseph, avec quatre nouvelles filles qu'elle emmène de l'Incarnation et le trousseau qu'on lui a permis d'emporter, une natte de paille, un cilice de mailles de fer, une discipline et un habit vieux et rapiécé. Cinq ans, elle va rester là. C'est là qu'elle écrit *la Vie* et *le Chemin de la Perfection*.

Pauvretés, austérités, mais Térése trouve qu'elle ne fait aucune œuvre pour Jésus. Elle est Térése de Jésus. Puisqu'elle ne meurt pas pour le rejoindre, elle doit travailler pour lui...

Alors en 1567, autorisée enfin par ses supérieurs, elle part, dans ses chariots traînés de mules, pour aller de Medina del Campo à Malagon, de Valadolid à Tolède et à Palestina et à Salamanque et à Albe de Tormet établir ses foyers d'amour et de prière. Les grelots des mules ne troublent pas son oraison, ni les cahots de la route. On suit la règle autant qu'il est possible durant le voyage et le silence est de rigueur à certaines heures. Aux moments de récréation, Térése est toute simplicité, comme toujours, et tout gracieux enjouement. Elle plaisait doucement une vieille religieuse qui craint de passer au milieu des soldats. Elle goûte un grand charme, à ce qu'une rivière, un jour, lui serve de compagnie pendant tout un long chemin. Elle est si Espagnole qu'il lui faut bien rencontrer les taureaux. Et c'est le 14 août 1567, en arrivant de nuit à Medina-del-Campo, tout au début de ses fondations, qu'elle croise le bétail qui entre dans la ville pour les courses du lendemain.

Les épreuves ne lui manquent pas; elle va toujours de l'avant. La grande leçon de Térése est une leçon de confiance et de courage, parce qu'elle est une leçon d'Amour. Elle ne croit pas qu'à l'Amour il y ait quelque chose d'impossible. Après 1572, quand il lui faudra accepter, malgré elle et malgré les religieuses de l'Incarnation, de devenir la prieure de ce couvent, elle mettra dans le choeur une statue de la Vierge à la stalle qu'elle occupe et les Carmélites comprendront et aimeront celle dont elles ne voulaient pas.

1574. Nouveau départ à la fondation de nouveaux monastères... Qu'il leur était doux et facile à Rodrigue et à elle de les bâtir avec des petites pierres dans le jardin paternel. Maintenant, pour que les murs tiennent, il ne suffit pas de l'eau du puits, il y faut mettre le sang du cœur. Les mitigés n'ont pas désarmés. Et en 1576, Térése est recluse à Tolède par ordre du nonce Segá. Les Mitigés ont pour eux le nonce, le général de l'ordre, le Pape. Toujours soumise, elle voudrait simplement soumettre au Saint-Siège sa pensée vraie. Térése cherche un appui auprès du Roi, de ce Philippe II qui se cloître dans l'Escurial, qui confond trop souvent la religion et la politique mais garde en son cœur la Foi intacte. Térése écrit *le Château de l'âme*. Elle n'est pas seulement blessée par les difficultés qu'elle rencontre; elle a pleuré sur le massacre de la Saint-Barthélemy, sur le sac de Malines, sur les tueries de Harlem; elle a mal à l'Europe comme Jeanne d'Arc avait mal à la France; elle souffre de voir partout pratiquées les odieuses doctrines du Prince de Machiavel. Elle a passé la nuit de Noël de 1578, toute en larmes,

dans le déchainement d'un ouragan qui est l'image de l'état du monde. Elle écrit *le Château de l'âme*. Elle sait que tout se résoudra dans un accord prodigieux. Elle n'ignore pas que cette vie apparaît trop souvent comme une farce bien mal concertée; c'est elle qui l'a dit : *Esta farsa de esta vida tan mal concertada*. Mais ce n'est pas à cette vie qu'elle tient, c'est à l'amour. Elle écrit *le Château de l'âme*. Et la tempête peut sévir : elle ne renversera pas les demeures mystiques. Térése a trouvé les porte que chante Claudel :

... Une porte, une porte, ô mon âme, une porte pour sortir de l'universelle vanité!

Une porte, n'importe par où, mais dites que dès maintenant il y a une porte pour échapper.

A cette vie qui n'est qu'un rêve lourd, un cauchemar entre les deux digestions!...

... Mon âme dit : Mourir plutôt que de vivre sans aiguillon!

Plus loin que la Palestine et plus loin que les pays de l'émeraude et de la rose,

Plus loin que la Nouvelle-Zélande et l'anneau là-bas de la lune australe dans l'eau rose,

Heureux qui dans la recherche du Paradis dont il est écrit et dans la découverte de Dieu,

Chaque jour plus jeune, et chaque jour plus fort, et chaque jour plus sûr dans la foi, et chaque jour plus ardent, et chaque jour moins satisfait et plus joyeux,

Comme Crusô pour une grande aventure jadis quand il se défit de son héritage et de sa maison,

Embarque sans rien réserver toutes les ressources de son intelligence et de son imagination.

Et là où le corps hébété fléchit et où la volonté s'embarrasse et se retire,

Coule tout son navire sous lui et passe outre par la passion et par le désir.

* * *

Térése ne laisse pas cependant de veiller aux biens matériels comme aux biens spirituels. Dans ces épreuves même, elle conserve tout son esprit et toute sa gaieté spontanée d'enfant. Un saint triste est un triste saint. Elle veut que ses religieuses rient et chantent.

1580. Voici le bref de Grégoire XIII qui consacre l'indépendance des Carmes déchaussés. Et Térése repart. Villeneuve de la Xara, Palencia, Sosia, petites villes qui lui avez fait des accueils royaux, soyez bénies comme des villes saintes!

Les cloches sonnent. Les petits enfants courent au-devant d'elle. Bénédiction sur bénédiction. Je songe au grand cardinal de Bérulle dont Léon Bloy rappelle qu'il s'agenouillait devant chacun de ces petits et leur demandait un signe de la croix sur le front. Des oriflammes claquent au vent. Toutes les rues sont pavoisées. Tout le peuple est là. Et le Conseil Municipal, et le clergé. C'est qu'avec Térése il y a quelqu'un qui va entrer dans le nouveau monastère, quelqu'un dont l'honneur est son honneur, quelqu'un qui l'a choisie à tout jamais et qui est réellement présent sous les espèces d'un tout petit pain azyme. Et qui est Dieu...

Grenade. Burgos. Quand la sainte se croit le plus démunie, le plus beau couvent jaillit du sol, avec un jardin enchanté. De miraculeuses musiques se font entendre parmi les fleurs et les eaux. Térése a couronné son œuvre. Elle peut mourir.

Non. Il lui manque une épreuve. Il faut qu'à Valladolid, sa nièce la prieure la mette à la porte, parce qu'elle défend la justice du testament de Don Laurent : « Allez-vous-en et puissiez-vous ne jamais revenir! » Oui, allez-vous-en, Térése. Vous n'avez plus rien à faire avec les avocats et les disputeurs. Vous n'avez plus rien à faire avec la terre sinon de souffrir encore le dur voyage d'Albe de Tormés, de souffrir pour mourir, pour avoir le droit de crier : « Seigneur, il est temps de nous voir. »

Térése n'est pas revenue à Valladolid. Elle n'a même pas remis les pieds dans Avila de Castille. Le 4 août 1582, à neuf heures du soir, elle est entrée au milieu d'une extase, dans la vraie Avila des saints qui est le Paradis. Elle a reconnu les délices des fleuves éternels et de la Rose Mystique. Des anges lui offraient une sérénade. Et l'Épouse est entrée à jamais dans la Joie de l'Époux. Cantique des Cantiques. Les cœurs ouverts par la lance et par le dard se sont fondus ensemble dans l'Amour.

Je voudrais dire l'indicible. Les mots les plus brûlants des

Camiones de Jean de la Croix expirent devant la merveille. Le secret du Roi n'appartient qu'au Roi.

Sainte Térèse de Jésus qui avez joué cœur et gagné, combien je sens tout à coup l'insuffisance et la pauvreté de mes images! J'ai grand'peur qu'il y reste bien peu de chose du rayonnement de votre flamme, Toute blanche sous le manteau de bure, puissiez-vous du moins accepter comme un vœu d'amour ces traits gauches et ces couleurs maladroites et me dire en souriant comme à ce Jean de la Misère qui fut votre portraitiste au Carmel : « Dieu vous pardonne, frère Jean, de m'avoir faite si laide. »

Jean SOULAIROL.

En Hollande.

Si vous voulez saisir sur le vif l'œuvre de la Réforme, allez en Hollande. L'Écosse n'est pas une mauvaise leçon de choses, mais la Hollande est la meilleure.

Là où la Réforme réussit pleinement, elle isola l'âme humaine. Cet isolement rejeta l'individu sur lui-même, sur ses propres ressources. Voilà bien le principal effet, la conséquence fondamentale de l'énorme mouvement qui arriva à maturité il y a trois et quatre siècles.

En rejetant l'individu sur lui-même, la Réforme devait nécessairement exalter certaines vertus et, en même temps, en sous-estimer certaines autres.

Elle exalta les vertus nécessaires à l'homme isolé si cet homme veut survivre sans devenir fou ni tomber en léthargie : confiance en soi, jugement personnel, esprit d'aventure, et un sens très aigu de la concurrence vis-à-vis d'autres individus.

Elle poursuivit l'ordre aux dépens de la justice. En fin de compte, elle mit beaucoup de netteté et de propreté dans les détails matériels de la vie — du moins dans ceux qui pouvaient s'améliorer de cette façon — mais elle aggrava terriblement ceux qui ne le pouvaient pas. Elle encouragea l'examen attentif de ses essais théologiques par tout esprit, mais elle multiplia, par là, à l'infini les divergences et les sectes.

* * *

Tout cela vous le trouvez en Hollande. Vous y trouvez l'opinion non-catholique très divisée, vous y voyez l'ordre dans les choses matérielles, un Etat édifié par de grandes aventures à l'étranger, et par la concurrence commerciale.

Les effets subsidiaires de la Réforme sont également observables en Hollande. L'un d'eux fut le relâchement d'un appétit que nous, catholiques, nous appelons l'avarice, mais que d'autres appellent... prospérer. Un grand écrivain français disait récemment : « Le chrétien est toujours un peu honteux d'être riche ». Cet écrivain avait le tort d'employer un mot aussi vague que celui de chrétien, s'il avait dit *catholique*, il eût eu pleinement raison. En dehors de l'Église, les hommes considèrent plutôt la richesse comme une preuve de valeur personnelle en faveur de qui la possède.

Sous l'influence de la Réforme, la vieille conception catholique de la richesse disparut. Non pas que les richesses

devinrent plus désirables, car elles sont, de toutes les choses matérielles, les plus permanentes et les plus désirables mais il n'y eut plus de bornes à leur acquisition. Par exemple : le lien corporatif de la Gilde et de la coutume qui limite la concurrence, et donc aussi l'accumulation des richesses par les individus, fut jeté par dessus bord. Il en fut de même de l'ancienne définition et condamnation de l'usure. Et la Hollande fut une des premières à créer des banques. En cela elle précéda même l'Angleterre. Et cet handicap en faveur de la culture non-catholique eut des effets économiques qui se prolongèrent jusqu'à nous, bien qu'actuellement cette supériorité économique décline de façon très nette et très visible.

* * *

Une autre conséquence de la Réforme très observable en Hollande, affecte l'architecture et l'usage des édifices religieux. Le gothique hollandais du Moyen Age fut une partie du gothique des Pays-Bas. Rien de plus beau n'existe ailleurs dans le monde. La grande tour de Malines, le plus beau monument de l'espèce en Europe, surplombe toujours une cathédrale ouverte à toute heure et que remplit le peuple fidèle. L'exquis beffroi d'Utrecht, d'un gothique comparable aux plus beaux exemplaires du monde, une grande flèche, large à la base et incroyablement légère au sommet, une chose extraordinairement élancée, et le paraissant d'autant plus que tout est petit et bas autour d'elle, est là, seul, sans temple attaché. La nef de la cathédrale eut son toit emporté par l'ouragan longtemps après que la Réforme l'eut désaffecté. Personne ne la répara. La tour est restée isolée. Seuls le transept et le chœur sont encore en service, mais comme tous les anciens temples catholiques de Hollande, sont fermés et comme barricadés contre le monde extérieur. Il en va de même à Haarlem où la magnifique cathédrale est vide. Il en va de même partout. Et ce silence et ce vide, cette défense d'entrer chaque jour et à toute heure, cette perte de l'usage religieux, même le plus vague, — si ce n'est à des occasions déterminées — sont d'autant plus frappants que les monuments religieux ont exactement la même origine et le même caractère au sud de la frontière du catholicisme et au nord.

En Hollande, vous pouvez observer aussi ce résultat plus tardif de la Réforme : les défiants débuts d'une tolérance envers le culte catholique. Dans les grandes villes vous rencontrez de rares exemples des premiers édifices — de toutes dimensions — où il fut autorisé de célébrer la messe après la Réforme, et vous remarquez leurs dates récentes. Nulle part, en effet, dans l'Europe protestante avant le XVIII^e siècle, la fièvre du début ne se calma suffisamment jusqu'à rendre possible la présence de « l'ennemi ». A Amsterdam, je fus très intéressé par la grande construction du XVIII^e siècle qui est toujours la principale église catholique de la ville et qui n'est qu'à un pas de la petite maison où naquit Spinoza, que rien de visible n'indique au passant.

* * *

Mais de toutes les conséquences de la Réforme, si bien illustrées par la Hollande, la plus caractéristique est peut-être bien la situation actuelle des catholiques.

Ils sont un peu plus du tiers de la population, concentrés surtout dans le sud du pays, mais présents aussi dans toutes les grandes villes, en majorité protestantes (ou quel que soit l'adjectif dont se qualifie la mentalité moderne).

Décrire l'esprit de ces catholiques, leur situation vis-à-vis de la majorité protestante, leurs chances d'avenir, m'entraînerait trop loin. Mais un observateur anglais est frappé de constater qu'en Hollande comme partout en Europe, l'Angleterre exceptée, l'action et la réaction entre catholiques et non-catholiques battent leur plein.

On se connaît, on se considère comme étant l'un l'autre, un facteur actif dans un État commun. Et chacun a dans l'autre un témoin du passé de la Hollande. Les non-catholiques en appellent à la grandeur de leur pays au XVII^e siècle. Leurs adversaires invoquent la tradition plus ancienne encore d'il y a plus de mille ans.

En Hollande vous pouvez observer un modèle restreint et vivant de la discussion qui se poursuit partout en Europe et que je crois être la plus intéressante de toute les discussions.

La Haye, février 1927.

HILAIRE BELLOC.

L'Eglise et l'Avenir de la civilisation⁽¹⁾

Qu'on jette maintenant les yeux sur l'état spirituel de notre époque. Les barricades matérialistes sont renversées. L'atomisme est battu en brèche, le déterminisme vacillant, le mécanisme à l'abandon. Les sceptiques eux-mêmes « perdent leurs doutes les retrouvent » et trébuchent dans l'inconnu. Le positivisme, cette vision du monde où le surnaturel n'a plus de place, est détruit par les savants eux-mêmes qui, après avoir renversé les dogmes de la foi, renversent leurs propres dogmes. L'univers scientifique redevient plein de mystère. On croyait naguère encore que la science nous forçait au rationalisme; on n'est plus loin de croire qu'elle nous oblige à l'irrationalisme.

C'est l'heure propice aux entreprises équivoques de toutes les fausses mystiques qui allient curieusement la sensualité matérialiste aux confusions spiritualistes. Car les forces spirituelles envahissent tout, mais comme on ne sait plus définir ce qu'elles sont, on tente de les mesurer, de les évaluer avec les instruments du physicien ou de les capter dans la cornue du chimiste. Par ailleurs, la psychanalyse, le subconscient, le rêve, le refoulement font rage. On appelle les esprits, on mobilise le divin, on introduit l'« hôte invisible ». Toutes les vieilles mystagogies resurgissent, et c'est du laboratoire que s'échappent les talismans et les charmes, les entités psychiques, les éons et les phantasmes occultes qui revivent d'une vie folle, désordonnée.

On ne saurait plus dire que le monde moderne manque de surnaturel. On en voit apparaître de toutes espèces, de toutes variétés; et le grand mal d'aujourd'hui, ce n'est plus le matérialisme, le scientisme, c'est une spiritualité déchainée. Mais le vrai surnaturel

ne s'en trouve pas davantage reconnu. Le « mystère » enveloppe tout, s'installe dans les sombres régions du moi qu'il ravage, au centre de la raison qu'il chasse de son domaine; on est prêt à le réintroduire partout, sauf dans l'ordre divin où il réside réellement. Car si les mystiques irrationnelles ont rompu toutes les digues, l'homme ne s'est pas ouvert pour autant au commerce de Dieu, aux révélations de la foi.

L'objectif, l'intellectuel bannis, la théosophie peut désormais se donner libre cours (1); et dans la mesure où il vit encore sur les principes de l'individualisme idéaliste, l'Occident n'a rien à opposer à ces ruineuses songeries. Bien plus, il est logique, il est normal qu'appelé à refaire une culture, à reconstruire une civilisation sur ces bases, c'est-à-dire à restaurer un ordre des choses alors qu'il ne croit plus à la réalité des choses, il écoute les appels d'une Asie qui a vécu de ces prémisses métaphysiques.

L'attrait qui pousse certains idéologues européens vers l'Orient a donc une raison profonde. L'Inde n'a-t-elle pas, à leurs yeux, mis en œuvre les données du kantisme des siècles avant nous, car c'est un article de leur *credo* que la sagesse hindoue a formulé dès les origines, la « science de la connaissance telle que le génie allemand l'a retrouvée (2). » Mais cette connaissance, ils la définissent eux-mêmes la « science de l'illusion », la « science du non-vrai ». Que font-ils sinon s'enivrer de la vieille ivresse germanique, sous prétexte de s'abreuver aux sources de la spiritualité native de l'Asie?

Ainsi l'Occident se nourrit de son propre mal, des vices qu'il entretient en soi et dont il contamine les Orientaux eux-mêmes. Pour s'être détourné de la théologie, gardienne et protectrice de la foi, non seulement il n'a plus aucune vérité à porter au monde, mais le monde lui renvoie ses propres folies, et ce qu'il croit lui emprunter pour son renouvellement le fait plus lourdement retomber dans les erreurs dont il voudrait guérir.

* * *

Parce qu'il n'est plus sûr de ses lois ni de ses institutions, qu'il porte dans un corps malade des âmes hostiles et discordantes, l'Occident doit aujourd'hui se défendre contre les fausses mystiques qui, sous le couvert d'un orientalisme d'occasion, exploitent l'insatisfaction de l'esprit et masquent d'un attrait d'exotisme, de poésie ou de mystère, les appétits sauvages de la rivalité des races. Jamais, au cours de l'histoire, ces grands débats de civilisation et de culture n'ont revêtu un caractère aussi tragique; car les différends qui mettent en jeu toute la science de la pensée sont de ceux qui, un jour ou l'autre, mettent en jeu toute la science de la guerre.

Aussi n'est-il pas pour l'homme occidental de besoin plus pressant que de se *définir* à nouveau. L'embaras où il se trouve ne tient pas seulement aux circonstances qui le meurtrissent. La lutte qui ébranle la Cité, c'est d'abord en lui-même qu'elle fait rage? Et de quoi souffre-t-il? En ses pensées diverses, de ses

(1) AUG. BARTH montre dans ses études sur l'hindouisme que c'est à la suite de l'abandon des grands systèmes intellectualistes qu'on voit des idées fort semblables à celles des Asiatiques se répandre parmi nous. « Quand la spéculation, dit-il, après avoir ruiné la notion du réel dans l'objet sensible est obligée de s'avouer que l'objet transcendant se dérobe à son tour, il ne reste plus que l'alternative du scepticisme ou la philosophie du désespoir : on est *cāvāka* ou bouddhiste. »

(2) JULES DE GAULTIER : *De Kant à Nietzsche*. « Bien avant les spéculations auxquelles nous n'avons abouti qu'après un long effort pour secouer le jong théologique, dit, la même position d'esprit à laquelle nous ne faisons maintenant qu'accéder s'était établie dans la philosophie brahmanique. Et il ne s'agit pas là d'une coïncidence fortuite de conclusions : ce sont bien les mêmes déductions qui contraignent aux mêmes constatations des esprits pareils. » (*De Kant à Nietzsche*, p. 110-11.)

(2) Voir la *Revue* du 1^{er} avril 1927.

fois différentes, de ses sciences inégales, de ses morales particulières, de ses éducations dissemblables. Il manque d'une vérité ordonnatrice ou puisse l'âme de ses actes; ou plutôt il en a laissé corrompre la source quand il ne l'a pas lui-même corrompue. Sa faiblesse essentielle, profonde, elle est dans son esprit, perpétuellement tiraillé entre ses évidences et ses conjectures, ses vertus et ses convoitises. Sans doctrine, sans un esprit commun, sans « une philosophie qui donne aux choses le même nom, et entende par les mêmes signes, les mêmes idées, il n'est pas de remède aux maux qui désolent les Etats comme les individus (1). »

Le problème qui se pose devant nous est donc *spirituel d'abord*. C'est refaire la personne humaine qui importe, rétablir la hiérarchie de l'être, le défendre contre toutes les erreurs qui l'affaiblissent et ne tendent qu'à le détruire. Pour imposer à la matière une âme vraiment vivante, pour donner aux progrès de la science moderne un esprit réellement humain, il ne faudra rien de moins qu'une restauration intégrale des principes de la civilisation gréco-latine et du catholicisme. Cette grande tradition de la sagesse antique et de la sagesse chrétienne peut encore sauver ce qu'il y a de viable dans le monde.

* * *

Parce qu'elle est l'Eglise de la Vérité, qu'elle rattache la loi naturelle à la loi éternelle qui est en Dieu, l'Eglise catholique nous apparaît comme la seule puissance capable de restaurer la véritable civilisation. Nous n'entendons pas l'humaniser pour reconnaître ce que le genre humain peut encore en attendre. Les fins ultimes qu'elle lui propose ne sont pas de ce monde; mais indirectement celui-ci en éprouve les bienfaits. C'est de sa divinité même, de son esprit qui transcende tout intérêt charnel et terrestre que nous espérons pour le bien commun des sociétés ces conséquences heureuses. Si son unité intégrale découle de sa spiritualité, si ses pouvoirs s'ordonnent par essence à la sanctification des âmes et à leur salut, les grands principes d'ordre, de stabilité de la vie sociale lui doivent néanmoins d'avoir été défendus partout où s'étend son magistère avec une énergie et une efficacité constantes. Loin d'opposer ces intérêts, elle les harmonise, car cette compétence unique qu'elle manifeste dans l'entente et l'organisation des choses humaines est en quelque sorte exigée par « sa maternité universelle et sa mission illuminatrice (2). » Aussi bien la Cité chrétienne, établie sur des vérités surnaturelles, édifiée, compénétrée par la vie et l'esprit de Jésus-Christ, fait-elle abstraction de toutes les différences de nationalités, de cultures, de races, de milieux.

Mais ne paraît-il pas, dans la mesure où notre raison peut en juger, que c'est à l'Europe que Dieu a assigné le rôle de répandre peu à peu sur la terre les avantages de la civilisation chrétienne? Et c'est parce qu'elle faillit à sa vocation, qu'elle ne l'entend plus que d'une manière matérielle, profane, usurpatrice, qu'il nous faut, dès l'abord, la défendre contre elle-même, la replacer dans les conditions nécessaires à son propre salut.

Tous ceux qu'inquiète le destin de l'Occident meurtri, sentent qu'en face des puissances menaçantes de l'Asie, il nous faut ranimer le feu sacré de l'esprit religieux. L'anarchie européenne tient à l'absence de tout système prépondérant qui réunisse les esprits dans une seule communion d'idées. Sans une vérité commune, on ne saurait rien entreprendre contre ce qui s'attaque aux assises mêmes de la civilisation. Car si l'Europe a jadis dompté les nations barbares, si elle a repoussé victorieusement les invasions musulmanes, si dans tout ce qui fait l'honneur à l'humanité elle s'est constamment et partout montrée guide et maîtresse, on ne

met plus en doute qu'elle n'en soit redevable à la religion qui lui a permis d'entreprendre et d'accomplir ces grandes choses (1). Cette œuvre bienfaisante, promise à d'incessants progrès, on ne méconnaît pas davantage qu'elle ait été interrompue par une doctrine diviseuse qui, en brisant l'unité de la pensée, a brisé l'unité de la société humaine. Depuis la Réforme, l'Europe porte en elle-même les causes de la discorde et ne cesse d'épuiser ses forces en des luttes et des guerres intestines. N'ayant plus à porter une parole valable pour tous les hommes, son œuvre civilisatrice a été compromise du même coup.

Quand un être organique dépérit et se corrompt, c'est qu'il a cessé d'être sous l'action des causes qui lui avaient donné sa constitution et sa forme. Nul doute qu'on ne doive de nouveau le soumettre à leur action vivifiante, si l'on veut qu'il retrouve les conditions de la prospérité. Si l'Occident risque de périr par où il a cru vivre, c'est qu'il est soustrait à la salutaire action du christianisme qui, seul, peut lui conserver la solidité de l'existence et la fécondité des résultats.

D'aucuns cherchent encore à refaire l'unité européenne sur je ne sais quel matérialisme transcendant. L'Europe n'a que trop de ces constructeurs chimériques ou de ces techniciens so-disant réalistes. Ce qui lui manque, ce sont des *saints*, de ces grands saints à la Vincent Ferrier, comme le moyen âge en a connus, aux époques difficiles et obscures de la Chrétienté, et dont l'ascétisme et le génie politique surent convaincre jusqu'aux papes eux-mêmes. Et l'on rêve d'un nouvel ordre religieux surgi comme jadis des nécessités profondes du temps, qui bouleverse les cœurs, réveille les esprits à la parole du Christ et recivilise notre monde. Car c'est du dedans et d'en haut qu'il faut ravitailler la vie de l'âme.

Pour ne parler ici de l'Eglise qu'en tant qu'institution divine à défendre et pour ne songer qu'au sort de la civilisation chrétienne en fonction de la raison et de l'histoire, ce n'est pas seulement notre propre héritage menacé, la source de notre formation historique que nous entendons protéger. Nous ne défendons pas le catholicisme pour l'Occident, comme on défendrait le bouddhisme pour la Chine, nous ne dressons pas une civilisation contre une autre civilisation. Nous défendons l'Eglise parce qu'elle est la Vérité, qu'elle a les paroles de Vie qui rendent toutes les nations guérissables. Et si nous combattons les hérésies et les erreurs qui tentent d'évincer sa doctrine, s'il nous semble opportun de maintenir à cet effet les privilèges de la culture gréco-latine, c'est qu'elle est la seule qui assure l'équilibre rationnel et l'universalité de l'intelligence, et qu'ainsi elle a pu fournir à la vie surnaturelle de l'Eglise les moyens dont use la sagesse théologique, nourricière et protectrice de la foi.

Dans un siècle où les rivalités de races, de cultures, se déchainent de plus en plus, l'Eglise catholique est la seule institution qui incarne l'internationalité de l'esprit, établisse dans l'Amour du Dieu vivant la paternité universelle et possède une jurisprudence œcuménique fondée sur la Loi et sur la Révélation. Si nous insistons sur son rôle historique d'ordonnatrice de l'Occident, c'est que notre civilisation a besoin d'elle pour retrouver, avec l'intégrité de son être, le secret de sa force apostolique; mais nous ne restreignons pas son message qui s'adresse au genre humain tout entier.

Aussi bien le catholicisme est-il « le seul assimilateur possible du génie asiatique, et pour le génie asiatique le seul interprète valable de la pensée occidentale (2). » Malgré tous les obstacles que nous avons montrés, on ne saurait mettre en doute que le monde oriental reste à l'égard du christianisme plein de disponibilités; et s'il faut chercher ces préparations et ces atteintes

(1) CHARLES MAURRAS.

(2) Cf. CLÉRISSAC : *Le Mystère de l'Eglise*.

(1) Cf. LÉON XIII : Encyclique *Immortale Dei*.

(2) G. DE REYNOLD : *Civilisation et catholicisme*.

ailleurs que dans les diatribes des propagandistes de l'Est, néanmoins des préparations, des amorces existent encore ensevelies sous les erreurs de l'esprit. Mais l'Eglise est assez divine pour discerner et faire croître ce que la sagesse native de l'Asie contient de naturel désir de la vérité, car celle-ci n'est jamais radicalement détruite en aucun homme. Cette vérité, nous avons le devoir d'en témoigner pour l'aider à la connaître, et cela sans compromis métaphysique, sans défaillance de doctrine. Il ne s'agit pas, au reste, de latiniser l'Asie, mais de la christianiser, de lui porter un christianisme qui ne soit pas solidarisé avec des formes de vie périssable, un christianisme universel, dépouillé de tout vêtement national, un pur catholicisme, c'est-à-dire un même amour, une tradition unique, une même vérité. Le Christ seul, placé au centre de tout, peut réconcilier l'Orient et l'Occident. *Ut sint unum.*

Nous ne savons ni quand, ni comment, l'union souhaitée par le Christ pourra se réaliser. Mais il suffit qu'il l'ait voulue pour qu'elle se réalise. Et s'il nous faut restaurer l'intégrité de notre Europe, la défendre contre tout ce qui la menace, c'est pour que soit intacte la citadelle d'où partiront les missionnaires qui étendront le Royaume de Dieu jusqu'aux confins du monde.

HENRI MASSIS.

Un nouveau Moyen âge

I.

La fin de la Renaissance.

Il est rare de rencontrer un ouvrage qu'on puisse relire quatre, cinq fois, et plus, sans réussir à en épuiser la substance spirituelle. Ce plaisir intellectuel, qui dépasse peut-être en intensité toutes les jouissances profanes, je viens de l'éprouver en lisant le *Nouveau Moyen Age*, du philosophe russe Nicolas Berdiaeff (1).

Quand une œuvre est vraiment profonde et originale, telle les *Pensées* de Pascal, il est impossible de la résumer, d'en donner en une seule fois, une impression suffisante. Il faudrait y revenir souvent, la commenter longuement, développer en des gloses variées, les multiples aspects qu'elle offre à l'intelligence méditative.

Je ne puis tenter rien de pareil ici. J'essayerai d'indiquer sèche-ment la nature générale et la portée de cette œuvre remarquable qui nous est offerte, sans préparation et sans commentaires.

Dans le *Nouveau Moyen Age*, on pourrait distinguer un objet, une méthode et une thèse.

L'objet c'est l'histoire moderne, avec quelques rapides allusions au Moyen âge et de brèves anticipations de l'avenir.

La méthode est nettement philosophique, religieuse, par instant franchement mystique. Berdiaeff nous présente une interprétation religieuse de l'histoire moderne. Visiblement l'auteur connaît tous les grands courants de la pensée contemporaine. Il en connaît les faits. Mais ce qui l'intéresse ce sont les principes spirituels des doctrines et des faits. Pour lui, l'être, le réel, ce n'est que très secondairement ce qui se voit, se touche, se pèse ou se mesure. Tout cela, c'est le royaume des apparences et des fantasmes. Le réel c'est le divin, conçu d'ailleurs, non sous le mode panthéiste, mais à la manière catholique. La suprême réalité terrestre c'est le Royaume de Dieu sur la terre.

On imagine aisément combien une pareille façon d'envisager les

choses doit heurter les contemporains. D'aucuns diront (j'ajoute que je ne suis pas de ceux-là), que le point de vue adopté par l'auteur ne peut qu'engendrer l'erreur et l'illusion, en bouleversant l'ordre naturel des choses et les notions scientifiques les plus solidement assises. Qu'on me permette de citer un exemple pour mieux faire ressortir la manière de Berdiaeff.

S'il y a une doctrine admise par les économistes, les sociologues et les historiens des idées, c'est, semble-t-il, l'opposition radicale entre le capitalisme et le socialisme.

D'un côté la liberté de l'industrie et l'individualisme poussés jusqu'à la licence, pour ne pas dire l'anarchie. De l'autre, l'organisation collective de la production de l'échange et de la répartition. D'un côté encore la propriété privée, de l'autre le collectivisme. Le socialisme pourrait presque se définir un anticapitalisme. C'est l'ordre prolétarien substitué à l'ordre bourgeois.

Berdiaeff n'ira pas, bien entendu, jusqu'à nier ce qui distingue le capitalisme du socialisme. Mais pour lui, ces différences n'ont guère d'importance, devant l'identité foncière, ontologique de leur essence spirituelle.

Tout le système économique du capitalisme est le rejeton d'une concupiscence dévoratrice et destructrice. Cette dernière ne devrait s'épanouir que dans une société ayant délibérément renoncé à l'ascétisme chrétien, s'étant détournée du Ciel pour s'adonner exclusivement aux satisfactions terrestres. Evidemment le capitalisme est impensable en tant qu'économie sacrée (1). Il n'est que le résultat de la sécularisation de la vie économique. Dans ce système, la subordination hiérarchique du matériel au spirituel, se trouve violée. L'économisme de notre époque est justement la violation de la véritable hiérarchie de la société humaine, la privation d'un centre spirituel. L'autonomie de la vie économique, a abouti à sa domination sur toute la vie des sociétés humaines. La religion de Mammon est devenue la force déterminatrice du siècle. Et le pis est que, dans ce « mammonisme » non déguisé, notre siècle voit un immense bienfait, l'accès à la connaissance de la vérité, la délivrance des illusions.

Le matérialisme économique (2) formule cela, à la perfection : il appelle illusion et tromperie, toute la vie spirituelle de l'homme. Le socialisme n'est qu'un développement plus conséquent du système industriel capitaliste, un triomphe définitif des principes latents en lui, et leur pleine diffusion. Les socialistes prennent à la société bourgeoise capitaliste son matérialisme, son athéisme, ses « lumières » superficielles, son hostilité à l'égard de l'esprit et de toute vie spirituelle, sa fringale de vivre, de réussir, de jouir, sa lutte pour des intérêts égoïstes, son incapacité à la concentration intérieure. Le capitalisme et le socialisme sont également accompagnés de la chute et de l'extinction des créations spirituelles, d'un décroissement de l'esprit dans la société humaine. Ils apparaissent, à ce point de vue, comme le résultat d'un long devenir historique, séparant l'homme du centre spirituel de la vie, le séparant de Dieu.

* * *

Telle est la méthode. J'ai dit enfin que le *Nouveau Moyen Age* contenait une thèse. La thèse c'est que l'histoire moderne est finie et que nous assistons à l'enfantement douloureux d'une nouvelle époque.

Mais qu'est-ce que l'histoire moderne? Comment, par quoi pouvons-nous la caractériser? Pour Berdiaeff l'histoire moderne de l'Europe, la Russie exceptée, s'est développée sous le signe de la Renaissance, dont l'Humanisme est la doctrine spirituelle. Nous vivons donc aujourd'hui la fin de la Renaissance.

L'Humanisme n'a pas été, comme certains l'ont cru et l'ont dit, une simple résurrection du paganisme. On ne peut jamais faire revivre une époque disparue. On peut s'en inspirer, rendre vie, à ce qu'elle pouvait contenir d'éternel, mais dans des conditions nouvelles.

À la Renaissance, l'homme se libère de toutes les entraves que le Moyen âge avait mise au libre jeu de sa personnalité. Au Moyen âge l'homme individuel n'a pour ainsi pas de signification. Il fait partie d'un vaste cosmos, d'une foule de corps organisés, reliés les uns aux autres, par une série de liens hiérarchiques, dont Dieu est le sommet.

Avec la Renaissance, les forces humaines ont été débridées et leur jeu impétueux créa une nouvelle culture, fonda une nouvelle

(1) On connaît le fameux passage du manifeste communiste, dans lequel Karl Marx a développé cette idée en termes magnifiques.

(2) Il s'agit ici du matérialisme historique de Marx.

(1) *Un Nouveau Moyen Age*. Réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe, par NICHOLAS BERDIAEFF. Traduit du russe par A.-M.F. Le Roscau d'or. Paris, Plon, 1927.

histoire. C'est une nouvelle conception de l'homme, de la nature qui apparaît et qui allait dominer toute l'histoire moderne.

L'histoire moderne c'est l'expérience de la liberté humaine.

L'homme nouveau voulut être auteur et ordonnateur de la vie sans le secours d'en haut, indifférent aux sanctions divines.

L'homme s'est arraché du centre religieux auquel avait été soumise toute sa vie durant le Moyen âge; il a voulu marcher par une voie libre et indépendante. S'engageant dans cette voie, il a parié à l'Europe des temps modernes, que pour la première fois on avait découvert l'homme et le monde humain comprimés par le Moyen âge.

Mais en croyant s'élever et se grandir, l'homme s'est en réalité abaissé et il s'est diminué. Au début, l'homme de la Renaissance ivre de sa liberté, riche encore d'ailleurs de toutes les puissances spirituelles accumulées par l'ascétisme du Moyen âge, développe une activité créatrice, d'une variété et d'une richesse inouïes. Tout au début, le bouillonnement de la liberté dans les forces du nouvel homme en Europe, se signale par une admirable, par une éclatante floraison d'œuvres de génie.

Mais au fur et à mesure que l'histoire se développe, l'erreur initiale, l'hérésie humaniste développent elles aussi leurs conséquences. L'homme en croyant se trouver s'est perdu.

Lorsque l'homme a rompu avec le centre spirituel de la vie il s'est arraché de la profondeur et a passé à la surface. Son éloignement du centre spirituel l'a rendu de plus en plus superficiel. En notre siècle, arrivé au pinacle de l'ère humaniste, l'homme européen se dresse dans un état de vacuité terrible.

Cette idée Berdiaeff la prend, la reprend, l'éclaircit de cent façons différentes. L'homme de la Renaissance était rempli de joie, d'espérance et d'audace. Au sortir du sombre Moyen âge, la vie lui semblait belle et claire comme un matin d'avril enivré de lumières et de parfums.

En même temps qu'il se découvrait lui-même, il découvrait la nature et ses semblables. La nature que le Moyen âge avait peuplée de démons hostiles, il la voit comme un immense réservoir de belles formes sans cesse renouvelées. Il l'étudie aussi, comme un être magnifique, mais soumis à des lois, que sa raison découvrira pour la diriger vers la satisfaction de ses besoins et l'embellissement de sa vie terrestre. Enfin l'homme allait tout régler humainement : sa propre vie, la vie civile, la science, l'art, toutes les activités humaines, autrefois soumises à Dieu, et orientées vers lui.

Mais voici, le grand mystère, la grande énigme de l'histoire moderne. L'homme en se détachant de Dieu s'est aliéné de lui-même. Il a perdu son centre spirituel. Il n'a plus su tenir rassemblées et vassales ses puissances inférieures. Il s'est répandu dans le chaos des choses finies et il a été envahi, submergé par elles.

L'esprit renaissant encore tout gonflé de la sève chrétienne du Moyen âge était riche de vie, d'espoir et de force créatrice. Mais au long de la route, la sève s'est épuisée, la vie s'en est allée et l'énergie créatrice s'est affaiblie.

Les étapes sont bien connues. C'est la Réforme, la philosophie du XVIII^e siècle, les Révolutions, le capitalisme, l'anarchie, le socialisme, la philosophie critique, l'art futuriste. Sur chacun de ces phénomènes, jetés un peu pêle-mêle au cours de son argumentation passionnée, Berdiaeff a des remarques profondes, des aperçus ingénieux, qui raffaichissent ou plutôt transforment les notions que nous en avions.

Je citerai quelques exemples pour donner une idée de sa manière :

La machine a détruit toute la structure séculaire de la vie humaine, organiquement liée à la vie de la nature. La mécanisation de la vie brise la jubilation de la Renaissance. Elle prépare une nouvelle époque, l'époque de la « civilisation ». La culture, pleine de symbolique sacrée meurt. Les gens de la Renaissance ne savaient pas, ne comprenaient pas qu'ils préparaient le triomphe de la machine dans le monde; que l'éloignement définitif du Moyen âge devait conduire au règne des machines et remplacer la structure organique par la mécanisation. La structure organique de la vie est hiérarchique, c'est-à-dire cosmique. Dans l'organisme cosmique, les parties sont soumises au tout, sont liées au centre (1). Dans l'ordre organique, le centre est supposé le but de la vie des parties. Tout organisme est une hiérarchie. Lorsque les parties se détachent du tout et cessent de servir le centre organique, insensiblement, elles se soumettent à une nature inférieure.

Ses remarques sur l'art futuriste sont également aussi justes

(1) On remarquera combien tout ceci est conforme à la conception catholique de l'univers et à la synthèse thomiste.

que profondes. Le futurisme n'est après tout que l'aboutissement de tout l'art moderne issu de la Renaissance. La décadence a été continue et s'est effectuée par degrés insensibles. Tout ce que Berdiaeff dit de l'art futuriste, Maurras l'a écrit en termes différents, assurément et surtout sans remonter à la source du mal : Le détachement de Dieu, Maurras, dis-je, l'a écrit de l'art romantique. Le diagnostic est le même. Mais Berdiaeff va bien plus loin que Maurras dans la recherche des causes et par le fait son explication est bien plus satisfaisante. Maurras a soulevé d'inutiles querelles en qualifiant de romantiques des défauts qui, à des degrés divers, affectent toute la littérature française contemporaine et dont la cause doit être cherchée dans une fausse conception de l'homme. Mais cette fausse conception de l'homme, Berdiaeff la rattache à quelque chose de bien plus profond que l'abandon du classicisme du XVII^e siècle : *Là où il n'y a pas de Dieu, écrit-il, il n'y a point d'homme.*

En parlant du futurisme, Berdiaeff, contrairement à sa manière habituelle, qui est tendue et d'allure mystique s'abandonne à un mouvement d'humour d'ailleurs amplement justifié.

Les futuristes sont entraînés dans un mouvement dont ils ne saisissent pas le sens, car ils ont une conscience trop imparfaite de la signification de leur propre mouvement. Ce qui reste, c'est que l'image de l'homme, l'âme de l'homme et le corps de l'homme périssent dans un tel art; ils sont déçiquetés par des rajales inhumaines, il ne subsiste d'eux que des lambeaux. Le cubisme d'un grand peintre comme Picasso avait déjà démembré le corps de l'homme et démembré l'idéalité artistique de l'homme. La peinture futuriste va beaucoup plus loin et à une vitesse accélérée. Les frontières nettes de toutes les formes naturelles y sont violées; tout y passe dans tout et l'homme dans les objets unanimes, les annonces de journaux, morceaux de verre et semelles de soulier y font irruption dans toute forme naturelle pour la détruire.

S'éloignant de la conception catholique de l'homme, l'art moderne s'éloigne de l'antiquité que le christianisme avait assomilée. Encore une idée chère à Maurras.

Les formes du corps humain étant toujours les formes antiques, leur destruction constitue une rupture définitive avec l'antiquité.

La poésie futuriste, de même, décompose l'âme humaine, elle nitro-duit dans l'âme de l'homme ces mêmes annonces de journaux, morceaux de verre, semelles de soulier; elle asservi l'âme au bruit des autos et des aéroplanes (1).

Cette décomposition de l'âme humaine s'annonçait déjà avec l'impressionnisme. *L'âme s'y décomposait en sensations; on avait perdu le centre de l'âme. Ainsi, à force de chercher son appui en lui-même, l'homme était conduit à la ruine de sa propre image. Arraché de ses racines spirituelles, de ses racines éternelles, le voilà soumis à la puissance dévastatrice du temps.*

Ce qui fait l'intérêt des réflexions de Berdiaeff, ce n'est pas seulement leur valeur absolue, l'originalité puissante de la forme qu'il leur donne, mais c'est encore qu'elles confirment d'autres remarques d'auteurs également éminents et qui ont subi d'autres influences que celles auxquelles il a été lui-même soumis. J'ai déjà cité Maurras. Je songe encore à Othmar Spann que je tiens pour le plus profond sociologue de notre temps, et qui a sur l'individualisme, le socialisme, le Moyen âge, la Renaissance des jugements analogues à ceux du philosophe russe.

Mais je pense aussi à Jacques Maritain, qui a écrit dans *Trois Réformateurs* (2), sur l'individu et la personne, des pages qui sont dans toutes les mémoires et qui, sous une forme différente, exprime des idées semblables. Ces deux livres d'ailleurs tous deux également puissants, tous deux témoins d'une même réaction spirituelle aussi saine qu'opportune se complètent admirablement. Les jeunes catholiques capables de réflexion philosophico-religieuse, écœurés par les platitudes de la politique courante, et les déclamations vides des politiciens, feront sagement de s'en nourrir. Mais ce sont de fortes nourritures qu'il convient d'assimiler lentement, à petites doses et de ruminer longuement, pour en incorporer la moelle substantielle.

Il y a dans l'ouvrage de Berdiaeff bien d'autres réflexions importantes qu'il m'est impossible d'indiquer. Sa conclusion c'est que nous sommes arrivés au bout de toutes les possibilités que contenait « l'esprit humaniste ». Tout a échoué. Nous vivons une

(1) Aux images trépidantes du cinéma, aux nouvelles sensationnelles des journaux, aux accords discordants des jazz-bands! F. D.

(2) *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau*, par Jacques MARITAIN. Roseau d'or. Paris, Plon, 1925.

époque de transition. Une période de l'histoire est en train de finir et une autre s'élabore. Nous savons exactement ce qui finit : c'est la tentative de créer une science, un art, une civilisation humaine purement humaine, en dehors de Dieu. Tout cela d'après Berdiaeff a échoué lamentablement. L'homme est vide, il n'a plus de but, d'idéal. Il a perdu son moi profond et il est livré aux forces élémentaires qu'il est incapable de diriger et de dominer. L'individualisme a non seulement détruit la personnalité de l'homme, il a encore saccagé tout ce qu'il y avait d'organique dans la société.

Notre époque, écrit-il, rappelle la fin du monde antique, la chute de l'Empire romain, l'épuisement et le tarissement de la culture gréco-romaine, source éternelle de toute culture. Il faudra reconstruire, il faudra travailler à l'avènement d'une nouvelle époque organique qui ne peut être qu'une époque religieuse. Une immense nostalgie envahit la meilleure part de l'humanité. C'est le signe de l'avènement d'une nouvelle époque religieuse.

N'est-il pas intéressant de constater que cette conception de l'histoire s'apparente à celle de Joseph De Maistre, des Saint Simonions, d'Auguste Comte, des romantiques allemands dont Othmar Spann est l'authentique continuateur? Mais la doctrine de Berdiaeff est autrement profonde et autrement orthodoxe que celle de ses prédécesseurs. Il n'idéalise pas du tout le Moyen Age, comme le Père Fallon soupçonnait les organicistes de le faire. Il en connaît les faiblesses et les tares. Mais du Moyen Age il retient ce qu'il y avait en lui d'éternel : son caractère sacré, l'imprégnation au moins symbolique, si pas toujours effective de toutes les activités humaines par l'idéal chrétien. Il ne croit pas non plus que la Renaissance n'ait apporté au monde, que des erreurs et des ruines. Elle enveloppait, dans une forme fautive une grande idée : l'idée de la personnalité et de la Liberté de l'homme. Oui, l'homme est libre et il est créateur. Il participe en quelque sorte à la liberté et à la création de Dieu. Dieu a besoin de l'homme pour achever l'œuvre de la Rédemption. Mais la Renaissance a cherché la libération de l'homme dans ce qui devait le conduire à son asservissement. Le problème pourtant reste posé. L'homme moderne, né de la Renaissance, aspire à la liberté! Il n'y arrivera qu'en Dieu et par Dieu.

Je songe en terminant cet article si imparfait et si incomplet à la magnifique conférence qu'a faite récemment à Bruxelles, le cardinal Charost. Avec quel art simple et pourtant splendide il a analysé ou plutôt fait vivre devant nous l'aimable personnalité de saint François d'Assise! Le voilà bien l'homme libre! Joyeux, maître des éléments naturels qui obéissent à son appel, il est libre d'une liberté si complète, qu'elle semble un jeu rythmé aux cadences du chant. Lui aussi s'est retrouvé et il a trouvé la nature, dont il goûte avec une joie enfantine la divine bienfaisance et la candide beauté. Mais pour en arriver là, il lui avait fallu se dépouiller jusqu'à la peau des habits du siècle, qu'il rend à son père et se jeter à cœur perdu dans le cœur de Jésus crucifié (1).

FERNAND DESCHAMPS.

CHRONIQUE D'ART

A propos de l'Hamlet de Pitoeff ou de l'art d'évoquer les spectres

Dans la galerie déjà nombreuse où figurent les portraits d'Hamlet le Danois, Pitoeff vient de suspendre une image nouvelle. Ressemblante? Qui peut le dire?

Hamlet le fol, Hamlet le sage, le doux Hamlet, Hamlet le cruel. Prince, amant, comédien, philosophe.

(1) J'essaierai dans un prochain article de dégager la signification sociologique des théories de Berdiaeff.

Que d'être en un seul être, que de figures vraies ou assumées. De tous les héros enfantés par le génie de Shakespeare, il est le plus subtil, le plus complexe, le plus passionné, le plus vivant, le plus terriblement humain. Il est Hamlet, prince de Danemark, mais il est aussi l'homme tout court, l'homme en proie aux démons intérieurs et extérieurs, l'homme bousculé, piétiné par les jeux-cruels, des passions et des sens, l'homme sans cesse partagé entre le rêve et l'action.

Auquel de ces aspects de préférence s'arrêter? Tant d'interprétations sont possibles.

Celle que nous a proposée Pitoeff prendra rang en tous cas parmi les plus fameuses. Son Hamlet est la création la plus fouillée, la plus hallucinante, la plus inoubliable de toutes celles que nous ayons rencontrées.

Ce rôle écrasant, il a tenu la gageure de le remplir de bout à bout, sans omettre une ligne, une scène, un tableau, et cela sans dépasser de beaucoup les limites d'une représentation normale.

Avec une économie de moyens, une sûreté dans l'établissement des effets scéniques, vraiment prestigieuses, il a réussi à nous donner un Hamlet intégral, tel que l'avait conçu le génie supérieur du poète.

On ne sait ce qu'il convient d'admirer le plus, la fougue insensée de l'acteur ou l'intelligence du metteur en scène, auquel quelques éléments toujours les mêmes, suffisent par leur regroupement savant, à créer autour de chaque scène l'atmosphère appropriée.

Si violente que soit l'impression que nous laisse la composition de l'acteur, il se pourrait tout de même que nos préférences secrètes aillent au régisseur, car la véhémence continue du jeu de Pitoeff, sa frénésie pour tout dire, ne laissent pas de paraître à certains moments outrées et de nature à fatiguer l'attention du spectateur, trop uniformément sollicité.

Sans doute le caractère d'Hamlet à ses côtés forcenés; son penchant à l'hystérie est certain. On ne peut nier que Pitoeff ait eu la parfaite intelligence de son personnage. Hamlet est un grand malade. Mais cette fébrilité constante du débit, le spasme continu dans la voix, irritent à la longue les nerfs. Cette hyperesthésie, d'ailleurs habituelle chez Pitoeff, nous gêne. Elle nous donne l'impression d'assister à un phénomène clinique, à l'exhibition d'un possédé.

Il semble qu'il y a là un caractère assez particulier à la race russe. Ce même frémissent d'écorché ne court-il pas à travers toute l'œuvre de Dostoïevski; ne l'avons-nous pas rencontré sous le jeu merveilleusement intelligent, mais tout de même un peu inquiétant des acteurs du Théâtre artistique de Moscou?

Il y a là un élément morbide qui trouble quelque peu notre plaisir esthétique. Aussi bien, nous préférons Pitoeff, lorsqu'il revient à un jeu plus normal, plus largement humain. C'est ainsi qu'en aucun moment, il ne nous est apparu plus émouvant que dans la scène fameuse où Hamlet adresse son discours aux armées de Norvège en marche vers la Pologne.

Ce discours qui nous donne la clé du caractère d'Hamlet, et résume toute la philosophie du drame, ce discours que par une incroyable incompréhension, la plupart des réalisateurs suppriment à la scène, Pitoeff en souligne magnifiquement l'amère lucidité et la tendre pitié.

Debout sur le rempart, le dos tourné à la plaine où défilent les armées en marche vers leurs tombeaux sanglants, il apparaît comme l'image même des destins de l'homme, partagé entre son désir et sa volonté, entre son cœur et son esprit, demandant à sa volonté la force d'être grand, grand malgré tout, malgré les défaillances du cœur, malgré la lâcheté des sens, grand pour la seule ivresse d'être grand.

Qu'est-ce qu'un homme, si le fort de son gain, le trafic de ses heures n'est que dormir et manger? une brute pas plus...

Etre réellement grand, ce n'est pas guerroyer sans grand sujet, mais chercher grandement querelle pour un fêtu, quand l'honneur est au jeu. Comment suis-je donc ici, moi qui ai un père tué, une mère souillée, des excitations de la raison et du sang... et je laisse tout dormir... Pendant qu'à ma honte je vois l'imminente mort de vingt mille hommes, qui, pour une fantaisie, un peu de gloire, vont à la fosse comme on se met au lit, se battant pour un coin où leurs nombres n'aurait point la place de se mesurer, qui n'est point assez tombe pour contenir et cacher les morts?...

Instant unique, sommet du drame.

Le sort désormais est jeté.

Si Pitoëff avait mis à la composition générale de son personnage, le même souci de restriction qui le marque à ce moment-là, je gage que sa création eût gagné singulièrement en puissance. Elle se fut rapprochée de la perfection d'un décor dont on ne peut assez louer la force de suggestion. Non seulement, ce décor est le plus ingénieux, le plus souple, le plus étroitement adapté à la construction du drame shakespearien, mais il est à la mesure même de son esprit.

On l'a dit, et non sans raison, le drame shakespearien déborde bien souvent le théâtre. Drame éminemment poétique, œuvre d'art déjà complète, puisque sa seule lecture — voyez Copeau — est suffisante pour nous entraîner dans le monde supérieur de la fiction sans qu'il nous soit besoin de personnages ou de décors. La mise à la scène est pour lui une épreuve redoutable.

Pour ne point parler d'un réalisme maladroit, qu'il n'est plus personne pour défendre, une mise en scène même symbolique d'un drame shakespearien est une tâche périlleuse à laquelle les plus subtils réalisateurs se sont souvent brûlé les doigts.

A un texte déjà si lourd de poésie, la mise en scène ne peut rien ajouter. Son premier souci au contraire doit être de veiller à ce que cette atmosphère poétique, si sensible à la lecture, ne s'évapore pas sur la scène au contact de la réalité des accessoires.

Réduire ceux-ci au minimum, les neutraliser comme le fait Pitoëff est le seul moyen de les rendre inoffensifs. Ce grand rideau noir qui sert de fond, ces panneaux rectangulaires qui créent les plans et les modifient en un tour de main sont une merveille. En tenant compte de certains ajustements qu'un plateau mieux conçu leur permettrait de réaliser, de tels éléments constituent le décor idéal pour les grands drames shakespeariens. Non seulement, ils permettent de maintenir intacte l'atmosphère éminemment poétique de ces drames, mais ils facilitent à certains moments l'évocation de ces puissances invisibles dont le rôle est si grand dans l'architecture de certaines pièces de Shakespeare.

Dans des œuvres comme *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard III*, *le roi Lear*, les vrais protagonistes du drame sont des fantômes. Qu'il s'agisse de réels fantômes ou de fantômes supposés, la première tâche du metteur en scène est de les rendre plausibles, inévitables, réellement présents.

Il n'est point de tâche plus épineuse. On n'y peut arriver que par des détours, mais il est possible d'y arriver.

Voyons comment Pitoëff s'y est pris en l'espèce. Nous dirons de suite que s'il y a réussi ce ne fut qu'en partie et par intermittences. Mais c'est déjà beaucoup qu'il ait partiellement réussi.

Il est indéniable par exemple, que dans les scènes du début sur la plateforme du château, d'abord dans celle qui se passe entre les soldats qui montent la garde, puis dans celle qui groupe Hamlet et ses amis, le spectre du vieux Roi est réellement apparu. J'entends que l'illusion scénique cherchée par le poète nous a été départie.

Sans doute le spectre est resté invisible, aux yeux du corps, mais il est apparu aux yeux de l'esprit, les seuls qui importent en l'occurrence.

Il a suffi pour cela d'une mise en scène appropriée. Il n'était que de contempler le jeu des acteurs pour être convaincu de la présence du Roi.

Comment se fait-il alors que dans la scène où Hamlet se trouve seul face à face avec le spectre de son père, nous n'ayons plus eu la même impression? Alors que la première apparition nous faisait illusion, pourquoi à la seconde, n'avons-nous pu nous empêcher de sourire?

Sans doute ici la difficulté se doublait du fait qu'il faut faire parler l'esprit.

Mais la tâche était-elle impossible, un jeu de scène ne se pouvait-il trouver?

On ne peut résister à la tentation d'imaginer de quelle façon la difficulté eût pu être tournée. Dans la première apparition, les soldats de garde, Hamlet et ses compagnons, massés à droite de la scène, contre les portants, font face au côté gauche; leurs regards fixent un point que ne peut apercevoir le spectateur, même placé de leur côté; dans l'espace indéterminé où se concentre leur vision, il apparaît logique et plausible qu'une apparition surnaturelle puisse venir s'inscrire.

Cette position favorise la naissance de l'illusion scénique. Nous pouvons suivre sur le visage des acteurs comme dans un miroir, les mouvements supposés de l'apparition, sans qu'elle doive pour cela nous apparaître à nous-même.

Au contraire, dans la scène où le spectre converse avec Hamlet, ce dernier placé à gauche, et tournant le dos ou presque au public, dirige son regard vers le fond de la scène, dans un espace localisé par le grand rideau noir et l'écran placé de biais qui masque l'acteur remplissant le rôle du spectre.

Première erreur, car ainsi la présence de l'apparition se trouve définie entre des limites trop resserrées pour que nous ne l'imaginions point sous une forme palpable. Autrement dit, il n'est pas laissé à l'apparition le recul dans l'espace qui lui est nécessaire et que la situation renversée, dans la première scène, lui fournissait amplement.

Seconde erreur plus grave, un jeu de lumière projetait sur un écran voisin, l'ombre du spectre. *L'ombre du spectre*. L'erreur était si grossière, que l'on se demande si Pitoëff l'avait vraiment voulue ainsi.

Quoiqu'il en soit, mieux eût valu à notre avis, pour cette seconde apparition, s'en tenir au premier jeu de scène, qui avait fait ses preuves. Hamlet, adossé au même portant que tantôt, et scrutant la nuit à l'endroit où le fantôme avait surgi tout d'abord, et la seconde apparition se greffait logiquement sur la première. On peut s'étonner que Pitoëff n'y ait point songé.

Une difficulté plus grande est celle de la voix. Suggérer une présence, même surnaturelle, il se peut, mais lui donner une voix paraît, à première vue, insurmontable.

C'est ici que l'on voit que Shakespeare fut poète avant que d'être homme de théâtre. Sans quoi il lui eût été fort possible de traduire le message du spectre, autrement qu'en lui passant la parole.

Ceci étant cependant et si l'on veut comme il se doit, respecter le texte shakespearien, le metteur en scène peut-il trouver une issue?

Il faudrait tout au moins essayer, en modifiant le timbre de la voix par quelque artifice, haut-parleur, caisse de résonance, que sais-je, empêcher qu'elle ne nous paraisse trop manifestement celle de l'acteur parlant à la cantonade.

Imaginer aussi comment rendre vraisemblable que cette voix, dans la scène par exemple qui met Hamlet aux prises avec la reine, n'ait de réalité que pour le seul Hamlet.

Détails, me direz-vous? Que non pas. De la mise au point de pareils détails dépend que dans les moments les plus dramatiques, aucune impression fautive ne vienne nous distraire de notre émotion.

Rendre plausible à la scène, comme elle l'est à la lecture du drame, la réalité des puissances invisibles qui harcèlent de toutes

parts et sans répéter les protagonistes de Macbeth et de Hamlet, rendre constamment sensible, comme le dit magnifiquement Maeterlinck « le murmure de l'éternité au bord de l'horizon » c'est le problème le plus ardu, mais le plus passionnant auquel se puissent attaquer les metteurs en scène des grands drames shakespeariens.

Ces hautes présences spirituelles, ces fantômes attachés au pas du criminel, ne sont pas de vains fantasmes. Ils sont de véritables messagers de l'au-delà.

Comme le dit fort bien Edward Gordon Craig, qu'est-ce qui donne à des tragédies comme *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard III*, cette suprême atmosphère de mystère et de terreur, qui les élève bien au-dessus, en font bien autre chose que la simple tragédie de l'ambition, du meurtre, de la folie et de la ruine? N'est-ce pas précisément cet élément surnaturel qui domine l'action du début à la fin; ce mélange de réalisme et de mysticisme; ce sentiment de la présence de figures aussi intangibles que la mort, de ces figures mystérieuses et voilées qu'un regard jeté à la dérochée nous permet d'entrevoir, mais qui s'évanouissent soudain lorsque nous les voulons considérer en face!

Marcel SCHMITZ.

La doctrine de la Tour du Pin⁽¹⁾

Après les familles et l'aristocratie foncière, les métiers, paysans, industriels, commerçants, ouvriers, les professions libérales.

De même qu'il veut le propriétaire foncier conscient de ses devoirs à l'égard de ses tenanciers, partageant avec eux autant qu'il est possible, par le métayage, les responsabilités, le travail, les chances bonnes et mauvaises, il veut le patron soucieux des intérêts spirituels et matériels de ses ouvriers. Il prêche le patronage, non archaïque, mais modernisé, approprié à la mentalité et aux conditions économiques actuelles, le patronage tel qu'un Léon Harmel le comprenait et le pratiquait.

La Tour du Pin est hostile à la conception qui fut en faveur chez certains économistes chrétiens, selon laquelle l'assistance jouerait un rôle presque essentiel dans la vie ouvrière. Pour lui, l'assistance n'est appelée qu'à soulager les misères accidentelles. Comme Mgr Pottier, il enseigne que normalement, l'ouvrier doit trouver dans son salaire de quoi assurer sa vie, pourvoir aux besoins de sa famille, parer aux éventualités de maladie, accident, chômage, invalidité, vieillesse.

Par-dessus les entreprises et les ateliers, l'idéal à poursuivre, c'est le groupement corporatif dont les organismes syndicaux, soit des patrons, soit des ouvriers, organismes de classe, ne sont que des pierres d'attente. Car la profession prime la classe comme la nation prime la profession, le bien général l'emportant sur le bien plus particulier.

« Assurément, écrit-il, il y a souvent des intérêts, tantôt distincts, tantôt opposés au sein d'une même profession, mais il y a toujours un intérêt commun, celui de la prospérité de la profession, qui doit rejaillir sur tous les éléments de la profession. Nous disons qu'il doit rejaillir, parce qu'il n'en est pas toujours ainsi dans l'état anarchique actuel du monde du travail. Mais cet état lui-même n'est pas l'état normal. L'état normal, c'est l'état organique, où le corps professionnel organisé fait régner dans son sein la justice distributive. » (2) Et ailleurs : « Que l'on se garde bien, dans la politique sociale, de faire de l'organisation par classes, au lieu de la faire par métiers : la première prépare la guerre, la seconde la paix sociale. » (3)

(1) Voir la *Revue* du 1^{er} avril 1927.

(2) *Op. cit.*, pp. 390, 391.

(3) *Op. cit.* p. 193.

La corporation restaurée se réglementera elle-même, en connaissance de cause, sous le contrôle de l'autorité politique; elle déchargera l'Etat de fonctions qu'il a dû assumer dans la période individualiste que nous avons traversée mais dont il s'acquitte malaisément et imparfaitement.

Les corps constitués jouissant de la personnification civile acquerront par donations et legs un patrimoine qui leur permettra de s'acquitter d'une foule de services et par là encore l'Etat se trouvera dégrèvé.

Réglementation-industrielle, apaisement des conflits, régime des assurances ouvrières, enseignement, bienfaisance seront du ressort des corporations et ces corporations seront obligatoires.

* * *

L'amélioration du sort de la classe ouvrière, la suppression progressive des abus nombreux et graves dont les ouvriers se plaignaient au XIX^e siècle ont tenu une place prépondérante dans les études de la Tour du Pin. Les idées qu'il a développées en cette matière sont d'une hardiesse qui surprendrait certains démocrates d'aujourd'hui, enclins à tenir a priori l'auteur des *aphorismes* pour un conservateur buté, un réactionnaire, un féodal.

Il fait au législateur un devoir d'intervenir immédiatement et énergiquement en faveur des ouvriers. Traitant des corporations futures, il déclare qu'elles seront « démocratiques ». Dans une admirable étude sur « le régime corporatif » publiée par *l'Association catholique* en août 1883, il développe, huit ans avant l'encyclique *Reverum novarum*, avec une rare sûreté de plume, les avantages que présenteront, particulièrement pour la classe ouvrière, les corporations nouvelles que Léon XIII appellera de ses vœux les plus ardents. Il émet sur la participation aux bénéfices, l'actionnariat ouvrier, la coopérative de production substituée à la société anonyme des idées qui rejoignent celles des démocrates les plus optimistes, d'un Toniolo ou d'un Mgr Pottier. « La véritable solution... consiste à remettre et à maintenir l'outil aux mains, c'est-à-dire en la possession de l'ouvrier. Ce n'est pas « la mine au mineur » : d'abord parce que la mine n'est pas un outil, ensuite parce que le mineur n'est pas tout le corps exploitant, mais c'est la corporation industrielle ou agricole en possession de l'outillage professionnel et exploitant à son compte les forces naturelles... Si l'on conçoit bien l'Etat exploitant, quoique ce ne soit pas sa fonction propre, il n'est pas plus malaisé de concevoir dans l'Etat une foule de petits Etats autonomes reliés entre eux par des organismes de coordination, exploitant chacun pour son compte une branche d'industrie dans un atelier local, sous la protection de l'Etat proprement dit, et dans des conditions garantissant le bien commun (x) ».

Il voit dans ces combinaisons des moyens de transformer et de corriger, au moins partiellement, le régime moderne de la production où le capitalisme a pris une place exorbitante et que la finance tient sous le joug. Car « l'usure vorace » dont parle Léon XIII n'est pas pour la Tour du Pin un vain mot. Il la voit qui ronge tout le corps social, revêtant des formes multiples tant dans l'agriculture, l'industrie et le commerce que dans le crédit de l'Etat. Il allait si loin que sous le titre « du capitalisme » il avait appliqué le qualificatif d'« usure » à la plupart des manifestations modernes du prêt à intérêt dans un article qui fut composé pour *l'Association catholique* mais non inséré et qu'on peut lire dans le recueil *Vers un ordre social chrétien*.

* * *

La Tour du Pin a toujours conçu comme soudées l'un à l'autre la réforme économique et la réforme politique et c'est là une pensée maîtresse de son œuvre.

D'autres et de très bons esprits, tout entiers à la réorganisation de la famille et de la profession, ont traité en chose négligeable la réorganisation politique. Peu importe le régime politique, semblent-ils dire, ce n'est qu'une façade; on abrite derrière elle ce que l'on veut.

L'idée de la Tour du Pin est formellement opposée à pareille conception et nous croyons que la vérité est chez lui.

C'est que le régime politique, s'il est foncièrement mauvais, ruine à mesure tous les efforts de restauration sociale; c'est qu'un

(1) *Op. cit.*, pp. 99, 100.

régime politique anormal devient un ferment de désagrégation sociale auquel rien ne résiste, ni famille, ni organismes professionnels.

« *Quid leges sine moribus* »? a-t-on dit, avec raison d'ailleurs. La Tour du Pin ajoutait : « *Quid mores sine legibus* »? Au surplus, fonctions de l'Etat et structure de l'Etat se tiennent intimement. Quelle est donc sa conception politique?

Le régime parlementaire instauré dans les constitutions continentales depuis 1890 lui apparaît comme affecté de tares indélébiles : instabilité, incompétence, dépendance d'une masse électorale inorganisée. Il est superflu de refaire ici une démonstration cent fois répétée depuis que l'après guerre a mis ces tares en un relief plus évident. Ces tares sont telles que, selon la Tour du Pin, le parlementarisme n'est pas susceptible d'amendements.

« Le roi en ses conseils, le peuple en ses Etats », car la souveraineté exclut l'idée de partage, non celle d'assistance : telle est la formule classique à laquelle il revient sans cesse. Une monarchie héréditaire servie par des ministres dépendant d'elle, une superposition d'états généraux, provinciaux et locaux où auraient leur place d'une part les familles représentées par leur chef (le père ou la mère en cas de décès du père), d'autre part les corps constitués, corporations religieuses, intellectuelles, agricoles, industrielles, commerciales; ces états dotés d'un rôle consultatif en matière de législation, consentant ou refusant l'impôt.

Ainsi la vie politique serait le reflet, ou mieux le prolongement de la vie économique et même de toute la vie sociale. La famille et la corporation ne seraient plus en marge de l'Etat, elles feraient partie intégrante de l'Etat. « De même que la famille, les corporations tiendront à devenir des unités politiques dans la mesure où elles seront des unités économiques » (1).

Il accorde que le peuple, dans une démocratie, doit « participer au gouvernement de l'Etat, mais en deux manières seulement, par voie de consentement et par voie de contrôle. Autrement il n'y a ni liberté publique ni contrôle, puisque l'action publique et son contrôle sont aux mêmes mains. C'est la tyrannie exercée sans frein au nom du peuple, d'une manière plus irresponsable que ne le peut aucun despote, puisque la responsabilité n'est portée par personne, même devant l'histoire.

« Si, au contraire, les attributions restent distinctes, à savoir celle de l'exercice des pouvoirs publics aux mains du gouvernement, celle du contrôle de l'emploi des deniers publics aux mains de la représentation, la nation vit en ceci sous un régime de liberté, quelle que soit la forme de son gouvernement, et la garantie de cette liberté est fournie par la nécessité du consentement de cette représentation pour la fixation des impôts et pour la promulgation des lois.

« C'est en cela que consiste essentiellement l'œuvre de la représentation populaire. » (2)

Pareilles idées reviennent comme un leitmotiv dans son œuvre avec une abondance et une variété où l'on sent la plume maîtresse du sujet traité. Elles lui sont familières, il les a faites siennes, il les vit quand il les expose.

Telles sont les grandes lignes de l'édifice politique rêvé.

Par moment toutefois il semble suggérer des formules qui rapprocheraient son idéal de la réalité actuelle en certains points. Ainsi lorsqu'il écrit : « Il serait peut-être prématuré de tracer le rôle que les corporations joueront dans l'organisation politique : y fourniront-elles une représentation des droits et des intérêts professionnels purement consultative, comme le sont aujourd'hui les Chambres de commerce? ou bien joueront-elles dans les Parlements le rôle aujourd'hui dévolu au Sénat, qui est élu sur le même principe de la représentation des corps en place de celle des individus? C'est ce qu'il faut laisser se décider au cours de l'évolution historique qui les rappelle après un siècle à la vie. » (3)

* * *

Nul ne contestera la solidité, l'ordonnance, la symétrie d'une telle construction politico-sociale. Les différentes parties se tiennent, se commandent, s'équilibrent, posées sur des fondements éprouvés.

Presque tous les réformateurs catholiques, à l'heure présente, souscriront à maint enseignement du maître.

(1) *Op cit.*, p. 215.

(2) *Op cit.*, pp. 257, 258.

(3) *Op cit.*, p. 216.

Notion chrétienne de la propriété, responsabilité des classes dirigeantes et particulièrement du patronat, législation ouvrière, restauration corporative, constitution de patrimoines collectifs, abandon par l'Etat de multiples fonctions indûment assumées, diffusion de la participation aux bénéfices, de l'actionnariat ouvrier, voire de la coopérative de production, avou des faiblesses et des vices inhérents à notre régime politique et nécessité de prompts remèdes. Sur tous ces points, les idées de la Tour du Pin rallieraient de nombreux suffrages.

Mais le désaccord se manifesterait quand on aborderait la question de l'usure et l'appréciation des formes revêtues par le prêt à intérêt, la revision du régime successoral, l'établissement de l'insaisissabilité des petits domaines, enfin la suppression du régime parlementaire.

Chacun sait que la perception d'un intérêt est aujourd'hui admise dans la pratique par les théologiens bien que les controverses théoriques ne soient pas épuisées, que de hautes autorités se prononcent en faveur de sa légitimité dans les conditions que revêt la production moderne de richesses.

Mais tolérance n'implique pas nécessairement approbation. Admettre que la société anonyme, le salariat, la rente d'Etat sont des institutions dont le monde actuel ne pourrait s'affranchir sans catastrophe, n'empêche pas de travailler à l'avènement d'une organisation plus saine où l'association, la coopération, le dégrèvement de l'Etat réduiraient considérablement le rôle du prêt à intérêt.

Non plus que la Tour du Pin nous n'avons de confiance dans les lois qui atteignent telle ou telle catégorie d'opérations de bourse ou dans les mesures législatives qui visent tels ou tels abus de l'anonymat pour mettre un terme aux profits exorbitants, aux tripotages scandaleux, à la spéculation effrénée, à l'agiotage éhonté qui sont les tares du régime économique contemporain. Ces remèdes partiels n'atteindront pas à la racine du mal. La Tour du Pin estime — avec raison pensons-nous — que tout le système devrait être changé. Mais comment? Il a indiqué la voie où il faut selon lui s'engager quand il a préconisé la substitution graduelle de la coopération à l'anonymat, ainsi qu'une forte organisation des producteurs. Il semble bien que celle-ci, combinée avec une organisation des consommateurs, réduirait peu à peu le rôle des intermédiaires et surtout des intermédiaires du commerce de l'argent, de la finance, dont la dictature se fait lourdement sentir.

Quant à la revision de la législation successorale, dont Le Play faisait déjà une des clefs de voûte de son système, nous avons formulé des réserves en traitant d'Henri de Tourville. La Tour du Pin s'attache à faire valoir le rôle d'une aristocratie terrienne. L'histoire démontre qu'une classe agricole fortement constituée donne à la civilisation d'un pays une assise solide que rien ne peut remplacer. Que l'on songe à l'instabilité d'empires anciens dont la puissance était principalement faite de richesses industrielle, commerciale et financière! Mais la richesse mobilière a pris depuis la fin du XVIII^e siècle une importance colossale, elle revêt un caractère personnel que ne présente pas la richesse foncière, plus intimement liée par sa formation et son maintien, à la collectivité. Une bourgeoisie abondamment pourvue de biens mobiliers supportera-t-elle qu'une aristocratie foncière s'érige à côté d'elle dotée de fonctions spéciales dans l'Etat?

Pour ce qui est de la structure de l'Etat, sur laquelle la Tour du Pin est revenu avec insistance, les arguments qu'il donne semblent démontrer que le régime parlementaire céderait avantageusement la place à un système de représentation issue des corps constitués combiné avec une forte souveraineté héréditaire (1). Mais nous devons reconnaître que, si l'on considère les choses sur le plan de l'évolution et en tenant compte de la mentalité actuelle et du régime en vigueur, on ne peut envisager dans un prochain avenir d'autre amélioration notable que l'organisation du suffrage universel par le moyen de la représentation des intérêts. Peut-être faudra-t-il tout d'abord transformer une chambre sur deux — le Sénat — en représentation des corps constitués tandis que l'autre demeurerait élue par l'ensemble des citoyens, parmi lesquels le suffrage familial donnerait une prépondérance aux chefs de familles et surtout aux chefs de familles nombreuses. Plusieurs projets ont été formulés dans ce sens, en ces derniers temps, avec des variantes dans le détail (2). Ils révèlent un état nouveau de l'opinion qui va s'accroissant de jour en jour.

(1) Nous montrerons dans une étude sur Toniolo comment les conceptions politiques de la Tour de Pin méritent d'être qualifiées « démocratiques ».

(2) Ainsi chez MM. L. Duguit, E. Duthoit, Bernard Lavergne.

Par la multitude des problèmes soulevés et résolus, par l'ampleur des synthèses, par la profondeur et la précision des analyses, par la hardiesse des vues, les ouvrages de la Tour de Pin retiendront longtemps les esprits.

Georges LEGRAND.
Professeur d'Économie sociale.

Les textes de l'annaliste juif Flavius Josèphe concernant la vie de Jésus

De récentes discussions, à la fois philologiques et historiques, ont attiré l'attention sur les textes de l'annaliste juif du I^{er} siècle, Flavius Josèphe, dans lesquels il est question du Christ. On conçoit l'importance énorme du témoignage d'un auteur quasi-contemporain, né en 37 ou 38 de notre ère, et affilié à la secte des pharisiens, à l'abri, par conséquent, de tout soupçon de complaisance à l'égard de l'église naissante du Christ. Mais, pour pouvoir tirer argument de ce témoignage, il faut, tout d'abord, être fixé d'une façon certaine sur l'authenticité du texte et voir si celui-ci n'a pas été interprété postérieurement par des scribes chrétiens.

Voici ce que l'on peut lire dans les *Antiquités judaïques* (XVIII, 63 et 64) :

« A cette époque apparut Jésus, homme sage, si même on doit l'appeler un homme, parce qu'il accomplit des choses extraordinaires. Il fut le maître des hommes qui reçoivent avec plaisir la vérité et il attira à lui beaucoup d'Hébreux et aussi de gentils. Celui-ci était le Christ. Sur la dénonciation des premiers de notre nation, Pilate le condamna à la croix, mais ceux qui l'avaient aimé dès le commencement, ne cessèrent pas de le vénérer, parce qu'il leur apparut, le troisième jour, ressuscité comme cela avait été annoncé, avec d'autres choses merveilleuses le concernant, par les prophètes sacrés. Aujourd'hui encore subsiste la secte qui, à cause de lui, a reçu le nom de chrétiens. »

Anciennement, à commencer par Eusèbe qui, le tout premier, le rapporte dans son *Histoire de l'Église*, ce passage était cru authentique; puis, quelques critiques commencèrent à y voir une interpolation chrétienne, tout au moins partielle; plus récemment, Schurer, tout d'abord, puis, après lui, des historiens catholiques, comme le P. Lagrange et Mgr Batifol, s'affirmèrent nettement hostiles à l'authenticité du passage concernant Jésus. A leurs yeux, ce texte est entièrement apocryphe et ne se concilie pas, disent-ils, avec le caractère de cet auteur, sceptique et opportuniste, qui, vivant à la Cour de l'Empereur et écrivant pour les Romains, n'aurait pas risqué d'offusquer ceux-ci en leur parlant de la secte malfamée des chrétiens qu'ils détestaient et méprisaient.

Flavius Josèphe parle, il est vrai, de Jean Baptiste, mais il ne le mentionne que comme un agitateur politique qui, de ce chef, fut condamné à mort par Hérode. Il rappelle aussi la mort de Jacques le Mineur, « frère de Jésus qui était appelé le Christ », mais il n'en parle que pour signaler l'acte illégal du grand prêtre qui avait réuni le sanhédrin pour faire prononcer cette condamnation, sans en avoir reçu l'autorisation du gouverneur romain, ce qui lui valut d'être déposé.

Du reste Origène écrivait déjà, en 248, dans son *Contra Celsum*

que la seule fois que Flavius Josèphe cite le nom de Jésus, c'est dans la petite phrase incidente relative à la mort de Jacques le Mineur.

Les partisans de l'authenticité du texte des *Antiquités juives* paraissent donc en déroute, lorsque, en 1906, le Dr Berendt, professeur à l'Université de Dorpat découvrit une version en vieux slave de l'autre œuvre de Flavius Josèphe, la *Guerre juive*, où se trouvait un passage ainsi conçu :

« Alors parut un homme, si on doit l'appeler ainsi, constitué comme un homme et revêtu de la forme humaine, mais qui semblait toutefois plus grand qu'un homme. En effet, il accomplissait des miracles au moyen d'une force invisible. Les uns disaient qu'il était notre premier législateur ressuscité de la mort et qu'il opérât d'innombrables guérisons et sortilèges; les autres pensaient qu'il était envoyé par Dieu. Quant à moi, ayant bien considéré tout ce qu'il a fait, je ne l'appellerai pas envoyé de Dieu, en effet sur beaucoup de points il s'opposait à la Loi et il n'observait point le sabbat comme l'avaient observé nos pères. Cependant il ne faisait rien de vil ni de mauvais, opérant toujours par la seule force de sa parole. Un grand nombre de gens du peuple le suivirent et embrassèrent sa doctrine; beaucoup d'autres restèrent indécis, croyant possible que, grâce à lui, les tribus juives fussent délivrées de la domination des Romains. Il avait l'habitude de se retirer hors de la ville sur le mont des Oliviers et là, il opérât ses guérisons. Cent cinquante serviteurs et une multitude de la plèbe s'étaient joints à lui et, voyant sa puissance et la force de sa parole qui faisait tout ce qu'il voulait, ils lui demandèrent d'entrer en ville et de renverser Pilate et les soldats romains. Mais il ne le voulut pas. Les principaux des Juifs ayant appris cela, les grands pontifes se réunirent et dirent : « Nous sommes trop faibles pour faire la guerre aux Romains, mais l'arc est désormais tendu, allons donc chez Pilate et disons-lui ce que nous avons entendu. Ainsi nous serons certainement innocentés de toute faute. Si, par contre, il arrivait à apprendre quelque nouveauté par d'autres que nous, nous serions privés de nos biens, frappés d'ignominie et les fils d'Israël seraient dispersés. » Ils se rendirent donc chez Pilate, qui, ayant envoyé des soldats contre le peuple en tua beaucoup, mais commanda qu'on lui envoyât le thaumaturge et après l'avoir interrogé, ils l'arrêtèrent et, conformément à la coutume des ancêtres le crucifièrent. »

Ce passage de la *Guerre juive* plus détaillé et plus précis encore que celui des *Antiquités judaïques* mérite-t-il plus de confiance? La discussion est très vive à ce sujet. Mgr Batifol croit que non et formule les mêmes objections contre l'un que contre l'autre texte. Par contre, au 55^e Congrès de Philologie, récemment réuni à Erlangen, le Dr Rod. Eisler et le professeur Lehmann-Haupt se sont déclarés partisans de l'authenticité, au moins partielle de ce passage. Ils expliquent le fait qu'il ne figure pas dans la rédaction grecque de la *Guerre juive* en faisant observer que Flavius Josèphe, au début de son œuvre, déclare l'avoir écrite d'abord en araméen, parce qu'elle était destinée aux barbares qui parlent cette langue, et l'avoir ensuite traduite en grec pour l'usage des Gréco-Romains. Le texte original araméen aurait passé par l'Arménie aux Kazars, habitants de la Russie méridionale, lesquels, après avoir été conquis par les Russes et avoir passé du judaïsme au Christianisme, auront fait traduire cet ouvrage, avec tous leurs autres livres, en paléo-slave.

Dans une conférence aussi intéressante que bien documentée faite récemment à Rome, à l'Académie d'Archéologie chrétienne, le R. P. Premoli, à qui nous avons emprunté les éléments de cet article, défend également l'authenticité au moins substantielle du passage de la *Guerre juive*. Flavius Josèphe, dit-il, écrivait pour les « bar-

baires parlant l'araméen », ne pouvait se taire concernant Jésus, tandis que son opportunisme pouvait fort bien leur conseiller de supprimer le passage dans le texte destiné aux Gréco-Romains. De plus, ce passage est rédigé de manière à répondre parfaitement au manque d'esprit de suite et à la légèreté bien connue d'autre part de l'annaliste juif.

Mais, comme le fait remarquer fort judicieusement le P. Premoli, si Flavius Josèphe ne peut, vis-à-vis de ses compatriotes, se taire concernant Jésus, il en parle cependant de façon à ne pas trop froisser ni ceux qui ont passé ou qui sont sur le point de passer au christianisme, ni ceux qui sont restés fidèles à la synagogue. C'est pourquoi il ne parle qu'à demi, il dit un peu de bien et un peu de mal et ne veut pas se compromettre. Il ne voit pas encore laquelle des deux opinions est la plus forte et finira par l'emporter, s'il le savait, il se prononcerait plus franchement en sa faveur. En toutes circonstances Flavius Josèphe « cette girouette du bon temps antique » a agi de même. En conclusion cependant, signale le P. Premoli, ce passage nie le caractère messianique de Jésus et cela nous garantit qu'il n'a pas été ajouté par une main chrétienne, comme on pourrait le supposer, tout au moins partiellement, pour le premier passage contenu dans *les Antiquités judaïques*. Et, conclut le savant religieux, du fait que dans les deux passages on relève un trait commun: le doute si Jésus ne doit être appelé qu'homme, on pourrait penser que l'écrivain qui a interpolé les *Antiquités judaïques* a eu sous les yeux le texte authentique de *la Guerre juive*.

Il y a là un troublant problème. Certes la plus grande prudence est de mise, mais il n'en est pas moins vrai que les ingénieuses déductions du P. Premoli et le savant exposé qu'il a fait de la question dans toute son ampleur permettent de réaliser un progrès sérieux dans la voie de la certitude.

Vicomte Ch. TERLINDEN.

Professeur à l'Université catholique de Louvain.

Talleyrand et l'indépendance de la Belgique

Lorsque, le samedi 18 décembre 1926, le roi Albert fut installé, à l'Académie française des sciences morales et politiques, comme membre associé étranger, M. Lacour-Gayet donna lecture d'une élégante étude sur *Talleyrand et la Belgique*. Cette étude a été imprimée au *Journal officiel de la République française* dans son numéro du 21 décembre.

Un paragraphe mérite spécialement, dans le texte publié, d'attirer notre attention.

« Le protocole du 20 janvier 1831, écrit M. Lacour-Gayet, fut l'œuvre personnelle de Talleyrand. Ce jour-là, la Conférence (de Londres) déclara que l'Etat belge serait « perpétuellement neutre ». Le prince de Bénévent songeait depuis quelques jours à une mesure dont l'effet serait de mettre fin aux espérances des partis révolutionnaires en Belgique et en France; en coupant court à toute annexion, la même mesure mettrait fin aussi aux inquiétudes intéressées que les puissances continentales manifestaient sur les chances de vie du nouvel Etat. C'était de faire reconnaître par les plénipotentiaires la neutralité de la Belgique. Cette victoire fut remportée par lui le 20 janvier; elle lui appartient en propre, c'est l'un des grands titres d'honneur de sa carrière. »

D'un bout à l'autre ces lignes sont inexactes. Ni Talleyrand, ni son gouvernement ne jouèrent dans la constitution de notre indépendance le rôle désintéressé qu'on leur a attribué. Ni Tal-

leyrand, ni son gouvernement ne furent les promoteurs de la neutralité belge. Pour rédiger son œuvre, M. Lacour-Gayet s'est visiblement inspiré du livre du duc de Broglie, *Le Dernier Bienfait de la Monarchie* (1), dans lequel l'écrivain français s'attache à laver la Monarchie de Juillet du reproche d'avoir obéi à des mobiles de politique égoïste dans la question de notre nationalité.

« J'ai sous les yeux, écrit le duc de Broglie, les correspondances les plus intimes du roi lui-même et de sa sœur, sa fidèle confidente, et les réponses également secrètes de Talleyrand, dont aucune n'a pu être distraite ni altérée et il m'est impossible d'y trouver une seule ligne qui s'écarte de cette voie si prudemment tracée (2). Nulle part, il n'y est question de chercher dans les événements de Belgique une occasion de réparer les pertes subies en 1814 par un agrandissement territorial. »

Dans les instructions données à Talleyrand aux débuts de la révolution belge, il n'est, en effet, question que d'une politique toute de dignité, mais à mesure que les événements se produisent, que les situations se modifient, les vues du gouvernement français changent aussi et cessent d'être empreintes de désintéressement.

Le duc de Broglie se refuse à admettre comme véridique, comme digne de foi, le témoignage de Lord Palmerston, ministre des Affaires étrangères d'Angleterre en 1830 et 1831 (3). Celui-ci a raconté les ouvertures à lui faites par Talleyrand afin d'obtenir tout ou partie de la Belgique pour la Monarchie de Juillet. Admettons que, à raison de son ancienne animosité contre la France, Palmerston soit un témoin suspect et ne nous arrêtons pas à ses affirmations. L'histoire peut citer à sa barre un autre témoin que nul ne récusera; ce témoin, c'est Talleyrand lui-même.

Dans ses mémoires, édités par le duc de Broglie, — et celui-ci ne fait aucune réserve au sujet de ce récit, — le prince de Bénévent affirme que, au mois de novembre 1830, Sébastiani, alors ministre des Affaires étrangères de Louis-Philippe, lui envoya à Londres M. de Flahaut pour lui proposer de négocier le partage de la Belgique. On aurait donné une part au roi des Pays-Bas, une part à la Prusse, et une troisième, la plus considérable, à la France. Comme le consentement de l'Angleterre eût été impossible à obtenir si elle n'avait été associée à la curée, on se proposait de lui offrir Auvers avec le cours de l'Escaut jusqu'à la mer (4).

« Il ne me fallut pas beaucoup de réflexion, écrit le prince, pour montrer combien un pareil projet était insensé, dangereux, opposé aux vrais intérêts de la France. Je rappelai tout ce qu'il avait coûté de peine et de sang à la France pour expulser les Anglais du continent dans les siècles passés, et je déclarai que, pour mon compte, je me ferais plutôt couper le poing que de signer un acte qui les y ferait revenir (5). »

Quelques lignes plus loin, il ajoute que M. de Flahaut retourna à Paris avec cette dépêche et « mes observations sur le projet de partage de la Belgique, projet sur lequel on revint ensuite à la charge, mais que j'écartai encore, ainsi qu'on le verra (6). »

On revint, en effet, à Paris, sur la question du partage, mais, avant d'y revenir, on devait aller plus loin dans la voie des ambitions.

Dès le 30 décembre (7), Sébastiani, obéissant aux suggestions des partis avancés qui, par la bouche du général Lamarque, avaient, en séance de la Chambre des députés, réclamé la réunion de la Belgique à la France, exprimait à Talleyrand son désir de voir l'Europe consentir à cette réunion: « Les Belges en totalité, écrivait-il, voudraient, ou que leur pays fut réuni à la France,

(1) Page 260.

(2) Allusion aux instructions données à Talleyrand aux débuts de son ambassade à Londres.

(3) *Le Dernier Bienfait de la Monarchie*, p. 261.

(4) TALLEYRAND, *Mémoires*, t. III, p. 410.

(5) IDEM, p. 411.

(6) TALLEYRAND, *Mémoires*, t. III, p. 417. — M. DE LANNON, dans son livre: *Les Origines diplomatiques de l'Indépendance belge*, p. 110, conteste que Flahaut fut envoyé à Londres pour y porter un projet de partage de la Belgique. « Tout permet de croire, écrit-il, que ce projet n'a jamais existé que dans l'imagination de Talleyrand. En l'attribuant à Sébastiani le diplomate cherchait un moyen peu honnête, mais très compatible avec son caractère, de discréditer le ministre français et d'insinuer que l'indépendance de la Belgique, proclamée un mois plus tôt, ne l'avait été que grâce à son opposition à toute idée de partage.

(7) L'indépendance de la Belgique avait été reconnue par la Conférence de Londres dix jours auparavant.

ou que le duc de Nemours fût appelé à régner sur eux. Pour obtenir ce résultat important, ils consentiraient volontiers à ce qu'Anvers devienne une ville libre, et ils iraient peut-être jusque là pour Ostende. La France verrait dans la réunion de la Belgique, ou dans le choix du duc de Nemours, une juste réparation du passé et un repos pour son avenir. Cet arrangement deviendrait pour l'Europe un gage de paix. Mais cependant, nous ne voudrions pas, pour y parvenir, nous placer dans une situation violente qui nous obligerait à faire la guerre contre l'Europe entière et à y ébranler tout l'ordre social déjà si chancelant. Toutefois, la pensée d'un système politique, qui serait si complet pour nous et pour les autres Etats, doit s'offrir à votre esprit, mon Prince, avec tout ce qu'elle a de grand et de vrai. S'il faut l'abandonner, ce sera un sacrifice d'autant plus pénible qu'aucune idée d'ambition n'en altère la pureté (1). »

Cette lettre a-t-elle pu être écrite sans que Louis-Philippe en ait eu connaissance ou sans qu'elle ait reflété ses idées? Il semble difficile de le nier puisque, d'après le duc de Broglie (2) le roi des Français, en confiant le portefeuille des Affaires étrangères au comte Sebastiani, avait cherché en lui un ami dévoué et qu'il le tenait en main, « on peut même dire en bride ».

D'ailleurs, le ministre des Affaires étrangères n'ajoutait-il pas dans la lettre dont nous venons de donner un extrait : « Le Roi attend votre réponse avec une impatience que vous concevrez facilement. » Et M^{me} Adélaïde, le même jour, écrivait à Talleyrand que la réunion était « le désir bien prononcé de notre nation ». Le soir du 30, Lafitte, président du conseil, rompant à l'égard de lord Stuart le silence gardé par Sebastiani, déclarait à l'ambassadeur britannique que la réunion ou le protectorat de la Belgique était la seule solution acceptable pour la France (3).

De l'assentiment que Louis-Philippe donnait aux vues de son ministre, nous trouverons encore ailleurs des preuves incontestables.

Le gouvernement français varie d'après les événements qui se produisent, entre la politique de désintéressement, d'un désintéressement au moins momentané, et la politique des convoitises. Aux débuts de janvier 1831, la première paraît devoir l'emporter. Le 5 de ce mois, Sebastiani écrit au prince de Bénévent : « Nous n'avons jamais balancé sur le parti que nous prendrions relativement à la Belgique. Nous refuserons sans balancer, et sa réunion à la France, et la couronne pour M. le duc de Nemours. Nous avons pensé, il est vrai, que d'autres arrangements qui son indépendance affermeraient mieux la paix de l'Europe; mais nous attendrions que cette conviction soit passée dans l'esprit des grandes puissances, et notamment dans celui de l'Angleterre. Quelque éloigné que puisse être ce moment, nous saurons l'attendre (4). »

L'indépendance de la Belgique ne constituait donc, pour la France, qu'un expédient, et un expédient provisoire. Elle ne devait pas empêcher le gouvernement de Louis-Philippe de poursuivre ses projets d'agrandissements.

Dès le 16 janvier 1831, Talleyrand soumettait à son gouvernement une idée dont l'exécution, à son avis, préparerait la réalisation de ses projets. La Conférence de Londres ne parvenant pas à s'entendre sur le choix du prince qu'elle aurait autorisé à céder la couronne de Belgique, l'ambassadeur français écrivait à Sebastiani : « A force de chercher et d'essayer de tout, je suis conduit à une idée qui, peut-être, ne satisfaisait personne, réussirait mieux que les autres : à celle-là du moins il n'y aurait point d'intrigues. Ce serait la formation d'un gouvernement fédéral en Belgique, analogue à celui de la Suisse, c'est-à-dire avec une neutralité reconnue : cela n'est contraire à rien de ce qui constitue précisément le pays, où la langue, la religion et les mœurs sont différents dans ses diverses parties. On y est apostolique, grand seigneur, protestant (?) et commerçant. En faisant d'Anvers et d'Ostende deux villes hanséatiques, on placerait la Belgique, comme elle a été autrefois (?), et elle ne s'est pas assez bien trouvée de toutes les formes de gouvernement par lesquelles elle a passé, pour qu'il ne se présente pas à l'esprit un retour vers le temps où elle a été plus heureuse. Il serait aisé, dans cette organisation, de ménager les intérêts de la France, et, en regardant dans l'avenir, si on est amené à quelque guerre, la Belgique serait plus près de se réunir à nous que dans tout autre système (5). »

La proposition de Talleyrand ne parut pas au gouvernement français pouvoir aboutir en ce moment. L'accès de relative sagesse que Sebastiani manifestait dans sa lettre du 5 janvier avait d'ailleurs été court. Dès le 21 du même mois, il envoyait à nouveau à Londres le comte de Flahaut chargé, cette fois encore, d'un projet de partage de la Belgique, projet donnant Anvers à la Grande-Bretagne, et il signifiait à l'ambassadeur que Flahaut se rendait en Angleterre avec l'approbation du Roi ainsi que de son conseil. La lettre du ministre des Affaires étrangères est trop importante pour que nous ne la reproduisions pas tout entière : « Vous avez appris, écrivait Sebastiani, presque aussi tôt que nous, la situation de la Belgique. C'est le 28 que le Congrès élira un souverain, et tout fait craindre que son choix ne se déclare en faveur de M. le duc de Leuchtenberg. M. Bresson (1) a reçu l'ordre de déclarer officiellement que son élection ne serait point reconnue par la France. Il doit renouveler son refus de consentir à l'élection de M. le duc de Nemours et à la réunion de la Belgique à la France. Ce que demandent les Belges, ce que désirent les Français est cependant cette réunion, et bientôt, peut-être, nous serons hors d'état de l'empêcher. Nous continuerons nos efforts pour la prévenir; mais nous n'osons plus croire à leur efficacité. Notre force est usée dans cette lutte ingrate. Le vœu de la France s'exprime aujourd'hui par la bouche des hommes dont vous apprécierez le plus la prudence et dont vous honorez le plus le caractère. Notre situation est telle que le Roi et le Conseil n'ont pas cru qu'elle put vous être fidèlement représentée par des dépêches, et le gouvernement du Roi s'est décidé à vous envoyer M. le comte de Flahaut qui pourra vous faire connaître toute la vérité et la mettre sous les yeux de S. M. britannique. C'est là sa mission; c'est à vous d'en tirer le parti le plus utile au service du Roi et de la France. Il est inutile de vous écrire une longue lettre. M. de Flahaut vous dira tout ce qu'il vous importe de savoir. Le temps presse; sachons mettre au profit les jours, les heures, et conservons cette paix qui, seule, peut sauver l'ordre social en Europe (2). »

Ce que le Roi et son Conseil avaient chargé M. de Flahaut de démontrer à Talleyrand c'est, comme celui-ci l'a écrit, dans ses *Mémoires* (2), « qu'il n'y avait pas d'autre voie de salut pour la France et l'Europe que le partage de la Belgique ».

Que Talleyrand ait été convaincu que le projet de partage apporté par Flahaut avait reçu l'approbation de Louis-Philippe, on en trouve la preuve dans la réponse qu'il adresse à la lettre de Sebastiani du 21 janvier, réponse dans laquelle il parle « des vues du Roi et de son Conseil (3) ».

Il crut d'ailleurs devoir exprimer son opinion à M^{me} Adélaïde, sœur de Louis-Philippe, et la missive qu'il reçut à cette occasion de la princesse établit qu'au Palais Royal, on avait eu connaissance de la mission confiée à Flahaut (4).

Comme nous le verrons plus loin, Talleyrand était loin d'être adversaire d'un partage. Ce qui le porta à rejeter les projets que le gouvernement lui fit soumettre, ce fut sans doute, en partie du moins, le choix du message. Le prince était persuadé que Flahaut venait en Angleterre « avec l'intention de préparer les voies à sa nomination comme ambassadeur à Londres, lorsque, écrit Talleyrand (5), je serai dans le cas de me démettre de ce poste ».

Eprouvant en cela un sentiment commun à presque tous les vieillards, il déplaisait évidemment au diplomate de voir disposer ainsi de sa succession. Mais, sans montrer son hostilité contre le porteur, peut-être auteur du projet de partage, il avait un bon motif pour expliquer son opposition aux propositions envoyées de Paris. A lui, ancien ministre de Napoléon, de cet Empereur qui considérait la possession d'Anvers comme une arme redoutable de sa monarchie contre l'Angleterre, il ne pouvait paraître admissible de livrer cette place à la Grande-Bretagne (6). Par cette cession, on aurait pu arriver, peut-être, à l'annexion immédiate de la plus grande partie de la Belgique à la France, mais pourquoi acheter ce mince avantage, qui n'aurait peut-être pas été obtenu sans une guerre, en commettant une aussi grosse faute politique

(1) TALLEYRAND, *Mémoires*, t. IV, p. 28.

(2) T. IV, p. 29.

(3) TALLEYRAND, *Mémoires*, t. IV, p. 30.

(4) FREDÉRIC MASSON, *Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à M^{me} Adélaïde* (1830-1832), p. 64. — TALLEYRAND, *Mémoires*, t. IV, pp. 488 et 489.

(5) *Mémoires*, t. III, p. 410.

(6) Voyez la lettre écrite à ce sujet par TALLEYRAND à SEBASTIANI dans les *Mémoires*, t. IV, p. 30.

(1) TALLEYRAND, *Mémoires*, t. III, p. 441.

(2) *Le Dernier Bienfait de la Monarchie*, p. 263.

(3) R. GUYOT, *La Première Entente cordiale*, p. 66.]

(4) TALLEYRAND, *Mémoires*, t. IV, p. 6.

(5) POLLAIN, *Correspondance diplomatique de Talleyrand. Ambassade de Talleyrand à Londres, 1830-1834*, 1^{re} part., p. 173.

que celle d'établir l'Angleterre en maîtresse sur l'Escaut, alors que la réunion des provinces belges à la France était inévitable, du moins le Prince le disait et peut-être le pensait, dans l'avenir. Talleyrand développa ce thème notamment dans une dépêche qu'il envoya, le 24 janvier 1831, à M^{me} Adélaïde : « Lui (à l'Angleterre) abandonner une position matérielle en Belgique, ce serait lui donner, au nord, un second Gibraltar, et nous nous trouverions, un jour quelconque, dans une position analogue à celle de la Péninsule : un semblable expédient sacrifierait d'une façon trop dangereuse l'avenir au présent et nous coûterait un prix qu'on pourrait tout au plus accorder à dix batailles perdues. La réunion du reste de la Belgique serait un faible équivalent pour ce premier pas sur le continent. Si la France avait le besoin de s'étendre, c'est sur la ligne du Rhin qu'elle devrait porter ses regards, c'est là que ses vrais intérêts l'appellent, c'est là qu'il y a de la vraie puissance, et d'utiles frontières à acquérir, mais aujourd'hui, la paix vaut de beaucoup mieux que tout cela. La Belgique nous apportait plus d'embarras que d'avantages, et les avantages, la neutralité nous les assure presque tous. Je crois donc qu'il est sage de nous en tenir là pour l'instant; l'avenir nous réserve probablement la réunion et je crois que nous pouvons l'espérer sans la payer aussi cher que le paraîtrait à tout le monde un établissement anglais, petit ou grand, sur le continent : la popularité du moment demande la réunion et rendrait très indulgent, aujourd'hui, sur ce qu'elle nous coûterait, mais demain, mais dans vingt ans, mais dans l'Histoire, il n'en serait pas ainsi. Le jugement serait sévère. C'est ce que je prie Mademoiselle de considérer et de soumettre au Roi. Sa véritable gloire et celle de notre belle France ne me permettent pas de comprendre la position actuelle d'une manière différente (1). »

Quand Flahaut arriva à Londres, il n'existait plus pour la France aucun espoir d'annexer la Belgique. Le 20 janvier, la Conférence avait, dans le but de mettre fin aux velléités annexionistes de Talleyrand et de son gouvernement, proclamé notre neutralité. Cette proclamation n'était nullement, comme l'a affirmé très erronément M. Lacour-Gayet, l'œuvre du prince de Bénévent. « L'un des plénipotentiaires russes, Matuszewicz, écrit, dans son histoire de *La Première Entente cordiale* (p. 67), M. Raymond Guyot, avait dès le milieu de novembre proposé cette solution comme propre « à préserver la Belgique de la France et la Hollande de la Belgique ». Le ministre prussien Bülow semble s'être rallié de bonne heure à la combinaison et Palmerston y vit un autre avantage : en neutralisant la Belgique, on la « condamnerait » à une activité purement commerciale et industrielle qui la rendrait tous les jours plus rivale de la France. De tels raisonnements ne pouvaient échapper à Talleyrand. Quand la déclaration de neutralité fut proposée à la Conférence le 20 janvier, il commença par demander qu'on y comprit le Luxembourg, ce qui entraînerait l'évacuation de la forteresse par les troupes allemandes qui y tenaient garnison. Et comme sa demande était repoussée, il posa d'autres conditions, telles que le retour à la France de Philippeville et Marienbourg ou quelque autre satisfaction territoriale. Il combattit, à en croire Palmerston, « comme un dragon » et ne se rendit qu'à 10 heures du soir. Ne voulant pas paraître avoir été vaincu dans cette lutte diplomatique, il eut l'habileté de se représenter comme l'auteur de la proposition de neutralité, et son mensonge est devenu pour beaucoup une vérité historique difficile à déraciner, même chez des historiens érudits comme M. Lacour-Gayet. A Paris, on feignit de le croire et on le félicita pour son « brave succès » mais non sans lui répéter que le vœu d'une grande masse sinon de la nation entière, était pour la réunion.

S'il faut en croire Talleyrand, après sa lettre du 24 janvier à M^{me} Adélaïde et celle qu'il adressa en même temps à Sebastiani, il n'entendit plus parler du projet de partager la Belgique (2).

L'exactitude de cette affirmation est douteuse. Au mois d'avril 1831, alors que les Belges refusaient d'accepter les décisions de la Conférence de Londres relatives au retour à la Hollande du Luxembourg et d'une partie du Limbourg, Sebastiani menaçait du partage. Le Hon, qui représentait la Belgique à Paris et, à la même époque, un agent du ministre des Affaires étrangères écrivait au général Belliard, alors à Bruxelles, que si les Belges n'y prenaient garde on les partagerait.

(1) F. MASSON, *Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à M^{me} Adélaïde*, p. 65.

(2) *Mémoires*, t. IV, p. 32.

Or le 19 avril, le prince de Lieven mandait au Tsar que le comte Sebastiani avait conçu un projet de partage et que ce projet avait été communiqué à quelques membres de la Conférence (1).

Qui donc aurait été chargé de faire cette communication, si ce n'est le prince de Bénévent?

Talleyrand était très sincère en exposant à Louis-Philippe les inconvénients qu'il y aurait eus pour la France à donner Anvers à l'Angleterre. Le Prince trouva ultérieurement encore une autre occasion d'exposer ses sentiments à cet égard. Dans sa lettre à M^{me} Adélaïde, il faut noter aussi ceci, c'est qu'en travaillant à régulariser l'œuvre de notre révolution, Talleyrand croyait travailler à une œuvre éphémère. Comme nous l'exposerons plus loin, il était persuadé que la Belgique ne subsisterait point comme pays indépendant (2) et que, à la première occasion que les événements rendraient favorables, elle serait absorbée facilement par la France.

Le 4 juin 1831, Léopold de Saxe-Cobourg fut élu roi par le Congrès national. Il différa d'accepter la couronne devant l'obstination que mettaient les Belges à ne pas vouloir admettre les limites territoriales déterminées par la Conférence de Londres. Il fallut de longues négociations pour obtenir qu'ils s'inclinassent devant la volonté de l'Europe. Irrité par la résistance rencontrée en Belgique, Talleyrand demanda à son tour au général Sebastiani de proposer le partage aux puissances. « Si les Belges, écrit le prince de Bénévent, le 22 juin 1831, persévèrent dans cette marche, s'ils ne cèdent sur aucun point, s'ils s'affermissent, au contraire, dans un système d'exigence et d'obstination, il sera impossible de négocier avec eux et d'arriver à un arrangement. Après avoir épuisé tous les moyens de persuasion et de concdescendance, après avoir recueilli si peu de fruits et de soins, je crois, Monsieur le comte, qu'il faudra peut-être en venir à l'idée, qui est mon idée favorite, d'opérer une division de la Belgique, dans laquelle la France trouverait, sans aucun doute, la part qui lui conviendrait le mieux (3). »

Ainsi, après avoir repoussé à deux reprises les propositions de partage que le gouvernement français lui faisait soumettre, Talleyrand finissait par avouer que le partage constituait son idée favorite pour résoudre le problème belge.

Il devait d'ailleurs, dans la suite encore, prouver qu'en faisant cet aveu, il avait, cette fois, dit vrai.

Continuant à être persuadé, ou feignant de le croire, que la Belgique indépendante serait éphémère, il continua aussi à caresser son idée favorite. Au lendemain de la campagne des dix jours, mécontent de ne pouvoir obtenir de Léopold I^{er} la démolition des forteresses élevées en Belgique par la Sainte-Alliance contre la France, il disait à M^{me} Adélaïde qu'après la défaite des Belges, l'Angleterre aurait bien dû trouver dans tout ce qui venait de se passer qu'il n'y avait pas de Belgique possible et que c'était dans un partage que l'Europe trouverait la garantie positive d'une paix générale. Mais, comme il l'ajoutait, l'Angleterre était bien éloignée de cette idée (4).

Expliquant dans ses mémoires, sa conduite et ses avis en cette occasion, Talleyrand écrit : « Quels conseils pouvais-je donner au gouvernement français dans les circonstances qui révélaient de pareilles complications? C'était le roi Léopold qui ne voulait plus aujourd'hui ce qu'il voulait hier (5), et les fanfaronnades des Belges qui aboutissaient à une fuite honteuse devant les Hollandais. On pouvait bien, certes, être tenté de croire qu'il n'y avait point de Belgique, et point de roi des Belges. Mais cela était fort peu commode quand on n'avait voulu le partage d'aucun côté. En Angleterre, on craignait d'augmenter la puissance française; en France, on voulait M. le duc de Nemours; les Russes et les Prussiens voulaient le prince d'Orange; l'Autriche aurait assez aimé que le désordre se prolongeât afin de tenir la France gênée de ce côté. Tout cela avait conduit où l'on en était (6). »

Jusqu'au bout des négociations de la Conférence de Londres,

(1) DE LANNON, *Les Origines diplomatiques de l'Indépendance belge*, p. 200.

(2) Dans une lettre écrite à la princesse de Vandéme au commencement de mars 1831, Talleyrand disait : « La Belgique nous viendra peut-être, mais plus tard; aujourd'hui, c'est un intérêt secondaire. La force des choses la mène à la France. » *Mémoires*, t. IV, p. 106.

(3) PALLAIN, *op. cit.*, p. 240.

(4) *Mémoires*, t. IV, p. 262.

(5) Allusion à l'affaire de la démolition des forteresses. Au moment où il écrit ces lignes, Talleyrand attribuait à Léopold I^{er} une promesse que, dans la suite, il reconnut ne pas avoir été faite.

(6) *Mémoires*, t. IV, p. 262.

Talleyrand devait persévérer dans ses aspirations vers le partage de la Belgique et dans ses idées sur la non viabilité de la Belgique. La princesse de Lieven, femme de l'ambassadeur de Russie à Londres, et qui, peut-être plus que son mari, représentait le Tsar en Angleterre, réussit un jour à lui faire exprimer son opinion à ce sujet.

Elle a raconté elle-même la conversation qu'elle eut avec le prince de Bénévent. Les extraits que nous avons donnés de la correspondance de ce dernier confirment la véracité du récit fait par la Princesse. Il n'est pas une parole mise par elle dans la bouche de Talleyrand que l'on ne retrouve également dans les lettres de ce dernier.

« M. de Talleyrand, écrit M^{me} de Lieven, se trouvait seul dans un coin du salon, prenant, comme de coutume, son café auprès d'une petite table (la table figurera dans mon récit). Je vins me placer près de lui, et voici notre dialogue :

PRINCE T. — Trouvez-vous donc qu'il y a de quoi rire?

MOI. — Beaucoup si vous voulez bien vous en mêler.

PRINCE T. — Et bien! Parlons de nos deux armées. Qu'en pensez-vous?

MOI. — Que vous avez pris beaucoup de peine pour quelque chose qui ne durera guère.

PRINCE T. — Ah! ah! vous le pensez?

MOI. — Et vous, mon Prince?

PRINCE T. — *Je l'espère.*

MOI. — Quoi! vraiment que votre royaume belge et votre roi belge...

PRINCE T. — *Ne dureront pas.* Tenez, ce n'est pas une nation. Deux cents protocoles n'en feront jamais une nation; cette Belgique ne sera jamais un pays; cela ne peut tenir.

MOI. — Eh bien! mais après, quoi?

PRINCE T. — Dites-le vous-même.

MOI. — Oh! si vous voulez mon opinion, la voici : la Belgique à la Hollande ou la Belgique partagée.

PRINCE T. — Eh bien! partageons; cela nous fera toujours passer la soirée; arrangez-moi cela.

MOI. — Rien de plus facile; il faut contenter tout le monde.

PRINCE T. — *Qui est tout le monde?*

MOI. — Voici qui n'en est pas; ni nous, ni l'Autriche.

PRINCE T. — Eh bien! reste?

MOI. — *Vous, un peu; la Hollande, beaucoup, et la Prusse probablement, et puis...*

PRINCE T. (*empoignant sa canne*). — Et puis quoi?

MOI. — Oh! à l'Angleterre, quelque chose. Anvers, par exemple.

PRINCE T. (*frappe le plancher de sa canne, la table avec son poing, de façon à faire bondir sa tasse et éveiller l'attention de tout le salon*). — Anvers... Anvers à l'Angleterre? Mais savez-vous bien que c'est révoltant ce que vous dites-là. Quoi! l'Angleterre sur le continent? Madame, tant qu'il y aura une France, une France si petite qu'elle soit, il n'y aura pas, il ne peut pas y avoir l'Angleterre sur le continent. Vous me révoltez; cela n'est pas soutenable; ce que vous dites-là, c'est abominable.

MOI. — Eh bien! mon Prince, ne lui donnons rien; cela m'est égal.

PRINCE T. (*se remet un peu*). — Allons! allons! je vois bien que vous plaisantez.

MOI. — Comment, vous le découvrez à présent?

PRINCE T. — Mais c'est que tout le reste était si bien. Tenez! Je vous remercie d'être venue causer avec moi. Je ne vous savais pas si bonne enfant; je vois qu'on peut s'arranger avec vous.

MOI. — Eh bien! mon partner, venez! (et nous nous mimas au whist).

» Ecrivant le compte rendu de cette conversation qui eut lieu le lundi 29 octobre 1832, la princesse de Lieven ajoute : « Tout cela se passait deux jours après la ratification de la convention anglo-française (1). »

L'entretien qu'il eut avec la princesse de Lieven est la dernière occasion que nous connaissons et dans laquelle Talleyrand manifesta ses idées de partage. Il est peu probable d'ailleurs qu'il eût eu encore chance de les faire admettre. L'Angleterre, que la France, isolée en Europe en ce moment, avait un intérêt primordial à se concilier, avait affirmé trop ouvertement et trop carré-

ment son opposition aux agrandissements rêvés à Paris, pour que Louis-Philippe pût travailler à en poursuivre la réalisation. D'ailleurs, bon père de famille, pouvait-il songer à enlever à sa fille le trône qu'elle occupait et rendre ainsi sans fruit pour elle un mariage accepté non sans répugnance? Aux aspirations vers une absorption territoriale, le roi des Français substitua des aspirations vers une absorption politique déguisée, en cherchant à faire prédominer son influence à Bruxelles et à entraîner notre pays dans une étroite union économique. Pas plus sous la Monarchie de Juillet que sous le Second Empire on n'admettait à Paris une Belgique existant sans union intime avec la France. Au moment de déclarer la guerre à l'Autriche pour la question d'Italie, Napoléon III le déclarait ouvertement. « Ce n'est pas seulement ma politique, ajoutait-il, c'était aussi celle du roi Louis-Philippe lorsqu'il mariait sa fille et voulait l'union douanière; c'est la politique de la France (1). »

A. DE RIDDER.

Directeur général
au ministère des Affaires étrangères.

Les catholiques et l'esprit de parti⁽²⁾

Ces réflexions ne visent pas les problèmes de tactique que pose à la défense religieuse le jeu des partis.

La seule existence de ces formations diviseuses crée une difficulté plus profonde.

La philosophie de l'histoire n'a pas de vue plus classique que celle qui reconnaît dans l'unité et la paix romaine la formation d'un milieu où le christianisme naissant put se répandre sans se heurter à des frontières hostiles et se trouver compromis dans des conflits nationaux.

L'universalité des persécutions qu'un même édit pouvait déchaîner de l'Égypte en Gaule et de l'Asie Mineure en Espagne fut un moindre mal pour la diffusion de l'Évangile que n'aurait été les cloisons d'un monde divisé où les porteurs de la bonne nouvelle auraient pu paraître les pionniers de nations ennemies. Hier, Charles Péguy reprenait le vieux thème de l'*Histoire universelle* :

Et les pas de César avaient marché pour lui
Du fin fond de la Gaule aux rives de Memphis,
Tout homme aboutissait aux pieds du divin fils,
Et il était venu comme un voleur de nuit.

Mais a-t-on pris garde que la paix romaine n'était pas seulement la paix militaire? C'était encore pour la masse de la population la paix civile.

Les révolutions de palais et les guerres de prétoriens ne mettaient en mouvement que quelques ambitieux, le Sénat et les légions. Elles ne remuaient point la masse et ne soulevaient d'ailleurs ordinairement nul conflit d'idées.

Si Fustel de Coulanges, dans une page célèbre, a pu dire qu'il avait manqué au dernier défenseur de l'indépendance gauloise « de commander à une nation sans partis », ce n'est pas un moindre bienfait pour l'apôtre de s'adresser pour la convertir à une multitude qui ne connaît plus cette division factice et irritante. L'*Imperium romain* avait fini toutes les querelles des factions et ter-

(1) A. CRAVEN, *Le Prince Albert de Saxe-Cobourg*, t. VI, p. 317.

(2) *Lettres et papiers du comte de Nesselrode*, t. VII, p. 235. Il s'agissait de la convention signée à Londres, le 22 octobre, et par laquelle la France et l'Angleterre décidaient d'employer la force pour, en cas de refus, contraindre la Belgique et la Hollande à évacuer réciproquement les parties de territoire occupées par chacune d'elles et dont la Conférence de Londres leur refusait la possession. Cette convention aboutit au siège d'Anvers par l'armée française. Elle fut ratifiée le 27 octobre.

Sera-ce la guerre, sera-ce la paix, qui prévaut en France, demain? Nous reproduisons la belle réponse du marquis de Roux dont la portée est générale.

miné notamment cette guerre éternelle des pauvres et des riches qui avait consumé les démocraties antiques. Dès lors, un obstacle, des pires, était levé devant la conquête chrétienne. Ceux qui prêchaient la résignation aux misérables ne risquaient pas de sembler les complices des aristocrates et, par contre, l'éminente dignité des pauvres et le danger des richesses pouvaient être enseignés sans que quelque démagogue tournât les vérités morales en contresens politiques et sociaux.

Ceux qui travaillent à recatholiciser une société dont la lutte des partis est l'état constitutionnel ne doivent pas se décourager pour cela; mais, s'ils ignorent l'obstacle que cette division oppose à leur tâche et si même ils la tiennent pour un bien, ils commettent une grande erreur.

D'autres pays et d'autres temps ont pu connaître des divisions partisans dont la violence n'empêchait pas les effets d'être assez limités. Un gibelin comme Dante avait à peu près le même fond d'idées que les guelfes; l'aristocratie anglaise, aux temps classiques du parlementarisme, montrait la même solidarité dans les luttes de la vie publique que des joueurs quand ils se partagent en deux équipes de sport. Le combat fini, nul n'en veut à un autre d'avoir porté les couleurs de l'équipe rivale, et la participation des catholiques à des joutes ainsi limitées par la coutume et l'arbitrage d'institutions supérieures aux partis eux-mêmes ne risque pas de les diviser jusque dans leur vie religieuse.

Mais quand la division des partis devient vraiment profonde, qu'elle met en cause la structure même de la société et la force de la patrie, il devient plus malaisé d'appliquer l'axiome augustinien : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*.

Si je suis persuadé que mon voisin prépare la guerre de revanche de l'Allemagne par la candeur de ses illusions pacifistes, je ne me tiendrai pas de lui dire rudement que celui qui aime ses ennemis est un saint, mais que celui qui les prend pour des amis est un sot. Si, de son côté, cet illusionné méconnaît la volonté profonde de paix qui m'empêche de me dire pacifiste et s'il voit les germes d'une nouvelle hécatombe dans les précautions militaires que je sais indispensables pour l'éviter, il ne faut pas espérer non plus qu'il me reproche sans passion le bellicisme imaginaire qu'il me prête. Il a tort de me l'attribuer, mais non pas, me l'attribuant, de me l'imputer à crime.

Quand une question grave et libre touche ainsi aux intérêts les plus vitaux, ce serait méconnaître la nature humaine et professer l'optimisme qui fonde justement toutes les doctrines révolutionnaires : libéralisme, démoderisme, pacifisme et communisme, de croire que les hommes les débattront sans colère et sans excès.

Les divisions seront d'autant plus profondes qu'elles se référeront à ces conceptions opposées de la vie, les uns construisant leur politique d'après une notion de l'homme conforme à la doctrine du péché originel, les autres croyant de bonne foi ne faire que des concessions de tactique quand ils s'inspirent, en réalité, de la doctrine rousseauiste de la bonté essentielle de l'homme.

Dans la mesure où les catholiques seront plus pénétrés, plus informés dans toute leur vie par leur foi, il y a chance que les divisions extérieures les affectent moins profondément. Si l'Eglise s'est montrée entre les nations belligérantes la seule internationale qui tienne, ses disciplines tout opposées à l'esprit de parti peuvent raviver entre ses fidèles d'un même Etat cette notion du bien commun auquel doit se rapporter toute action civique.

Surtout, l'apologétique intellectuelle et les œuvres de la charité catholique seront d'autant plus à l'abri des querelles de partis qu'elles seront plus pures et plus parfaites dans leur ordre. Parmi les moins indulgents aux enthousiasmes de 1848, nul ne reproche à Ozanam son attitude à cette époque pour diminuer le souvenir de la piété envers Dante ranimée ou la fondation des conférences de saint Vincent de Paul.

Ce n'est pas que l'apologétique populaire elle-même ne risque de subir quelques déviations causées par le règne des partis. Qui conque a fait de la propagande pour une idée sentira, s'il est sincère, combien est forte la tentation d'accommoder cette idée qu'il veut faire triompher aux goûts, aux passions, aux erreurs même de ceux qu'il veut conquérir.

Tel qui ne mentirait pas sur un point de fait n'examine plus la vérité des idées qu'il croit populaires dans l'esprit de ceux à qui il s'adresse et quand son dessein demeure de gagner des âmes il se laisse aller à l'esprit d'un candidat qui veut recruter des voix.

Par contre, dans le domaine de l'action, quand les catholiques poursuivent une revendication d'une évidente justice, quand ils reprennent le mot de Montalembert : des droits et non des places, surtout quand l'objet de leur activité est marqué par la hiérarchie catholique, l'union pratique se refait plus facilement qu'on n'imagine. On le verra demain, si une action suivie et au besoin extra-légale poursuit l'abrogation des incapacités d'enseigner qui frappent les religieux.

Qu'un mutilé revenu de son couvent d'exil défende la France soit légalement indigné d'enseigner l'alphabet dans le pays pour lequel il a versé son sang, c'est la honte de notre législation, et il est trop clair que c'est l'enseignement même de la doctrine catholique qu'on poursuit sans l'avouer.

On ne fait à l'enseignement congréganiste aucun reproche qui ne frappe tout enseignement d'un catholique.

Si vous croyez que ceux qui admettent le miracle ne sont pas propres à enseigner les lois de la nature et que ceux qui professent l'infailibilité du Pape sont incapables de liberté d'esprit, vous devez proscrire Cauchy, Pasteur et Branly aussi bien qu'un Jésuite ou un Frère des Ecoles chrétiennes. Le laïc catholique, dès qu'il sera digne de son nom, ne dispensera pas un autre enseignement que le religieux.

Une union précise peut se former autour de telles évidences.

Les catholiques, par vertu et réflexion, peuvent se défendre de toutes leurs forces de l'esprit de parti.

Mais cet esprit détestable tendra toujours à faire des querelles religieuses l'aliment des luttes civiques. Ces luttes, considérées comme un bien et le ressort naturel d'un gouvernement libre, développeront toujours de fâcheuses habitudes d'esprit.

Notre conviction est que les croyants s'en garderont d'autant mieux qu'ils tiendront l'existence même des partis pour un mal, et que le jour où la France échappera à cette cause constitutionnelle de division, la Providence accordera une chance précieuse de plus à la concorde des âmes.

Marquis MARIE DE ROUX.

Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

Écriture et Enluminure⁽¹⁾

(IX^e — XII^e siècles)

Dom Paul Blanchon-Lasserve, moine de Solesmes, vient de publier un luxueux traité — pratique et d'un prix relativement doux — d'écriture et d'enluminure des manuscrits, aux IX^e et XII^e siècles.

Une bande vert-tendre annonce, en même temps, une *Collection* qui fera connaître au grand public les plus beaux documents de cette enluminure romane, dont, à juste titre, il s'est enamouré.

Quant à l'ouvrage paru, il s'orne de huit belles *planches*, très suggestives, reproductions, aussi exactes que possible, d'originaux; un frontispice d'évangélaire du Mans (IX^e); le début d'un autre écrit pour l'empereur Lothaire (IX^e); des *initiales*, d'abord du psautier de Saint-Gall (IX^e), puis de l'évangélaire d'Admont; des encadrements celtiques du X^e siècle, extraits du psautier ambrosien de Milan; de gracieux enroulements, d'élégantes letrines, etc.

A l'époque, les couleurs se faisaient au moyen de terres, sans ingrédients chimiques; aussi sont-elles demeurées fraîches, fraîches jusque... dans leurs reproductions d'aujourd'hui.

D'autres reproductions — photographiques et bien venues malgré tout — éclairent une première étude, un aperçu consciencieux sur le développement de l'écriture, depuis les *capitales* romaines, rustiques, en passant par la cursive, l'onciale, la demi-onciale, d'autres encore; puis vient un curieux travail sur la *pratique* de l'écriture, la préparation des plumes, les exercices, le choix des modèles, des copies; et, enfin, une analyse des capitales, onciales, minuscules.

Sans doute, on a rencontré, disséminés en bien des ouvrages, ces détails intéressants. Mais nous n'avons trouvé, nulle part ailleurs que dans ce livre, pareille exactitude technique, une aussi sévère précision dans l'exposé de l'utilisation des *procédés*,

(1) Abbaye de Saint-André. Lophem-lez-Burgues.
Abbaye Saint-Pierre de Solesmes. Sable-sur-Sarthe (Sarthe).

comme de la *manière* caractéristique des artistes, à ce temps-là.

La deuxième partie — l'enluminure, ses styles, ses caractères généraux, son matériel, son exécution — forme un petit traité délicieux, presque amusant, sérieux pourtant; où l'on montre, en accourci, comment du symbolisme et de la majesté hiératique du début, de la splendeur des *capitales* arrondies, des *onciales* d'or, on en est venu, dès le XIII^e siècle déjà, au dessin linéaire fade, à l'uniformité décorative, à cette recherche enfin des détails, anémie de tout style, qui provoquera bientôt toutes les fantaisies du naturalisme.

Le chapitre le plus « personnel » est, sans conteste, celui qui traite de l'*utilisation* des anciens styles. Nous n'avons plus, c'est évident, les mêmes goûts qu'au Moyen-âge. Mais on peut toujours s'inspirer, de nos jours, au moins dans les livres liturgiques, des types sobres et simples dont le haut Moyen-âge nous a laissés tant de précieux documents.

Dom Blanchon demande de ne pas copier servilement les textes et les ornements. Nous nous donnerons garde de le contredire; et, même, nous insisterons, davantage encore, sur cet *esprit*, dont parle l'auteur, et dont il faut, avant tout, s'imprégner.

Les pages finales — très denses — sur le matériel et l'exécution d'une page d'enluminure réjouiront les amateurs.

Avant tout, nous semble-t-il, il faut la subordination de l'enluminure à l'ordonnance architecturale d'une page, aux lois de l'harmonie et de la pondération typographiques; car c'est en cela que réside l'*esprit* dont nous devons hériter.

Ainsi que l'écrivait Georges Leconte, de l'Académie française, « le décor précieux, raffiné, tout à fait dans l'esprit du texte, ajoute beaucoup à l'agrément du volume... Mais la beauté d'une page dépend avant tout de l'équilibre des noirs et des blancs, de l'heureuse proportion des marges et du texte, de l'espace artistement combiné entre les paragraphes et le titre.

Evidemment, si une jolie letrine, très lisible sur le champ de ses entrelacs; si une tête de chapitre, écrite avec précision et délicatesse; si un cul-de-lampe, d'une fine arabesque, ajoutent leur parure à cette sobre beauté, plus vif encore est le plaisir...

Une lecture intelligente du livre-album de Dom Blanchon aidera les professionnels de la typographie à nous donner fréquemment ce plaisir.

TH. BONDROIT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La conversion de Charles Woeste

On ne peut assez louer l'éditeur des *Mémoires du comte Woeste*, qui viennent de voir le jour, le baron Henri de Trannoy, de les avoir fait précéder du récit de *Ma Conversion au catholicisme*, qui forme l'introduction aux *Mémoires* et en fournit la clef.

Écrites en 1864, onze ans après l'événement, qui eut lieu en 1853, ces pages ont gardé la fraîcheur de souvenirs encore vivants. Elles sont d'une importance capitale et méritent bien qu'on s'y arrête. Elle contiennent en puissance Woeste tout entier. Dans ce collégien de seize ans, qui brise avec la religion de son père, s'affirme le croyant d'une pièce, identifié à son *Credo*, s'annonce et se pressent l'intrépide lutteur, l'autoritaire inflexible. C'est déjà un esprit d'implacable logique, c'est une volonté inébranlable qui se colligent avec de fermes contours et de vives arêtes. Chez cet adolescent, quelle maîtrise de soi et quelle précoce suprématie de la raison!

Le *Qualis ab incæpto* s'est rarement vérifié avec plus de justesse.

De cette cinquantaine de pages qui fourmillent de détails psychologiques, je ne veux relever que quelques traits plus symptomatiques.

* * *

Charles Woeste naquit le 26 février, d'après le texte des *Mémoires*, le 27, d'après le baron de Trannoy, de l'année 1853, au n° 16 du boulevard du Régent, à Bruxelles. Son père était Rhénan, né à Eberfeld, luthérien profondément attaché à sa religion, venu à Bruxelles chercher fortune, après la mort de son père qui avait laissé huit enfants. Sa mère était une Vauthier dont le père, né à Paris, d'une famille lorraine, fut pendant trente-trois ans receveur de la ville de Bruxelles. Elle était catholique.

De son ascendance française, Charles Woeste tiendra la clarté merveilleuse de l'esprit; de l'ascendance germanique, l'énergique vouloir. De sa mère, surtout, il tiendra l'indéracinable attachement à la foi catholique.

M. Edouard Woeste, en épousant, par un mariage mixte, M^{lle} Constance Vauthier, ne s'inclina pas devant les prescriptions du droit ecclésiastique, qu'il appelait les prétentions du parti-prêtre, il exigea que son fils Charles fût élevé dans le pro-

testantisme : il en avait fait le serment à sa mère, luthérienne renforcée. Au baptême conféré par un ministre protestant, M^{me} Woeste ne put opposer que ses larmes. Mais qui dira la puissance des larmes maternelles sur le cœur de Dieu?

Le fait le plus caractéristique de la conversion de Charles, c'est qu'il n'eut pas besoin de conversion. Avec le lait de sa mère, il suçait l'amour profond du catholicisme et la haine innée de la prétendue Réforme.

Soumis à la férule d'un père jaloux de son autorité et enraciné dans la secte par les malheurs financiers qui l'atteignirent vers 1847-1848, le petit Charles dut se conformer extérieurement à la pratique de la religion paternelle, mais son cœur y resta toujours étranger. Une bonne Allemande catholique aviva ces sentiments. Une dame institutrice lui enseigna même quelque temps le catéchisme. Sommé de fréquenter le temple du Musée, il ne sut jamais reconnaître dans ce local confortable et banal la maison de Dieu, dans le dominé en redingote le ministre de Dieu, dans sa parole de glace, la parole de Dieu. Plus son père le voulait assidu à l'office dominical, plus il se sentait hostile à cette caricature de la religion. Il fut traîné à la *Confirmation*, qui est l'immatriculation officielle, et à la *Communion*, la cène avec adhésion facultative à la Présence réelle, au choix du communicant, il se prêtait à ces simagrées parce qu'on lui faisait violence, mais il devenait chaque jour protestant plus incrédule, catholique plus croyant.

D'où venait cette aversion instinctive pour le culte évangélique? D'où venait cette passion chaque jour accrue pour le culte catholique?

De la grâce sans doute, de la grâce de Dieu qui préparait son champion. Mais l'enfant, si raisonnable qu'il fût, se sentait étouffé dans cette confession comme dans une geôle, mutilé comme sur un lit de Procuste. Trop rigide, cette Réforme, et trop creuse pour assouvir sa faim d'idéal. Il cherchait le Dieu sensible au cœur et ne trouvait là qu'une froide idole. C'est un fait étonnant et trop peu aperçu que la sensibilité religieuse de Woeste, dont la sécheresse apparente était légendaire. Dans ce pur adolescent, qui n'a pas connu les orages de la passion, il y avait un cœur très tendre et très épris du Dieu de l'Évangile et de l'autel. Dans l'homme d'acier que paraîtra le politicien, le chef de parti, il y avait une âme vibrante de foi et de charité.

Aux besoins si variés et si impérieux de son être spirituel et sensible, il ne trouvait pas dans le protestantisme une juste correspondance. Il aspirait de toute la puissance de sa jeune raison, de toute la ferveur de son jeune cœur à la plénitude de la vie chrétienne par le culte et les observances de la religion catholique. Ignorant du dogme, il entrevoyait dans l'Église une mère capable de le comprendre, de répondre à ses aspirations; il brûlait d'un ardent désir d'être libéré du joug que son père faisait peser sur ses épaules et de se jeter dans les bras de l'Église.

Protestant malgré lui, catholique de cœur, de plus en plus convaincu des déficiences du protestantisme et des richesses du catholicisme, il souffrait d'un déchirement intérieur.

À l'Athénée, où il faisait ses classes d'humanités, il rougissait de passer pour protestant, il avait essayé de dissimuler, de cacher son origine auprès d'un charmant condisciple, de Hody, vers lequel il se sentait attiré, et qui fut, dès les premières années de collège, son initiateur à la politique, à la connaissance des partis. Mais ce fut en vain et le petit parpaillot fut tout de suite découvert et en butte aux moqueries.

Son enfance fut empoisonnée par cette tristesse qui lui en gâtait les meilleures joies. Sa mère et sa sœur, Laure, restées libres de pratiquer la religion catholique, ne pouvaient guère, sans se compromettre auprès d'un père de caractère entier et irascible, consoler cette tristesse concentrée et poignante.

Cependant, ce n'est pas le cœur seulement qui l'attirait irrésistiblement

vers le culte catholique, c'était la conscience qui soupirait après la confession. L'adolescent, d'une admirable droiture, se portait comme de lui-même vers ce tribunal de la pénitence où l'âme peut s'épancher librement dans le sein de Dieu et retrouver, si elle l'a perdue, l'intégrité avec la paix.

La paix! Source délicieuse qui l'appelait, qui le tentait, et dont il était cruellement séparé.

* * *

La Providence n'abandonna pas le jeune lutteur aux prises avec tant d'obstacles. Elle plaça sur son chemin, dans le cercle de ses relations de famille, une âme délicate et forte, capable de le comprendre et de l'acheminer vers le délivrance. C'était une jeune fille, M^{lle} Eulalie Morin, de huit ans plus âgée que lui, rapprochée des Vauthier par le voisinage et fréquentant chez eux. C'est chez son grand-père qu'il la rencontra et tout de suite, une profonde sympathie s'éveilla entre ces deux âmes. Charles lui confia sa détresse, ses angoisses, la lutte où il se débattait contre les exigences tyranniques de son père. Elle le comprit, l'enveloppa de sa chaude amitié, l'encouragea dans la résistance, l'entraîna vers un prêtre catholique. Cette jeune fille, si heureusement douée et qui exerça sur Charles Woeste une influence décisive, devint, à l'âge de trente ans, M^{me} Goethals; elle donna le jour à celui qui fut le R. P. Goethals, provincial des Jésuites, mort archevêque de Calcutta.

Il était inévitable que le catéchumène clandestin ne put se cacher bien longtemps de son père. Une première révélation de ses sentiments se produisit en décembre 1852 par la découverte, dans un pupitre mal clos, d'une lettre de son fils destinée à M. Vent, le pasteur protestant, qui avait présidé à sa réception officielle dans l'Église réformée. Cette lettre contenait une énergique profession de foi catholique.

Au début de janvier, à la suite d'une visite de nouvel an au pasteur, où Charles se mura dans un mutisme éloquent, le refus de lire, *Lucile ou la lecture de la Bible*, que M. Vent avait passé à son père pour endoctriner le fils, provoqua entre M. Edouard Woeste et Charles une explication pénible mais hautement significative.

Le 21 mars, éclate l'orage : Charles, pressé de lire cet ouvrage et soumis de participer à la communion protestante, s'y refusa catégoriquement et déclara ouvertement à son père : « qu'il avait l'intention de se convertir à la religion catholique ». La colère de M. Woeste ne connut plus de bornes, il menaça son fils de l'expulser de son foyer, n'y pouvant tolérer un traître, un renégat, un apostat. Il s'arma du Code civil, mal interprété, pour lui dénier le droit de se convertir à l'époque de sa minorité.

L'espoir de s'évader du protestantisme qui l'enserrait de plus en plus semblait s'évanouir. Mais Eulalie était là, elle réconforta le jeune collégien, lui persuada que ses seize ans ne l'empêchaient pas de se convertir et le dirigea vers un Jésuite. C'était le R. P. Delcourt, frère du ministre de ce nom, qui exerça dans la société bruxelloise un fructueux apostolat. Il était avant tout homme de cœur plus que de doctrine. Il accueillit Charles Woeste les bras ouverts, dissipa ses alarmes, l'instruisit et le prépara à faire son abjuration secrète. Un détail piquant, dont on n'a pas perdu le souvenir chez les bons Pères : à sa première visite au collège Saint-Michel, rue des Ursulines (la maison du Jésus ne s'ouvrit qu'en 1856), le portier, par son air rébarbatif, découragea le jeune visiteur, qui s'enfuit pour ne revenir que huit jours après, mais être, cette fois, gracieusement accueilli. L'importance de ne pas placer dans la loge du concierge un cerbère repoussant!

Charles Woeste fit son abjuration dans le mystère pour échapper aux représailles paternelles. Elle eut lieu au collège Saint-Michel, le vendredi 19 août 1853. Le néophyte avait seize ans,

il allait entrer en rhétorique au mois d'octobre suivant. Sa joie fut immense. C'est avec tout l'élan de son âme, avec la sincérité profonde d'un cœur qui ne se marchandait pas mais se livrait tout entier à Dieu, que Charles Woeste affirma sa croyance. *Credo!* Je crois. Cette foi qu'il déclarait dans le secret, il la professa publiquement durant toute sa vie, il la proclama à la tribune, il la fera resplendir par ses paroles, par ses écrits, par ses actes.

Ce jour-là, l'Église a reçu une belle recrue. Charles Woeste s'était trempé déjà dans la lutte, le jeune catholique venait de faire ses premières armes, sa volonté s'était aguerrie. Il sera le champion de la cause catholique et n'en déviara jamais. Son bonheur éclate dans la lettre qu'il écrivit ce jour même, à midi, à sa confidente et qui fut publiée ici même en 1922, à l'occasion de la mort de l'illustre converti.

J'y relève une singulière anomalie. Il raconte qu'immédiatement après le baptême, il fut admis à la communion en vue de laquelle il s'était gardé à jeun.

« Après le baptême, je me suis rendu dans la chapelle, où j'ai reçu Notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'y eut pas de messe. » Et, dans le texte des *Mémoires*, on lit : « Cependant, tout n'était pas terminé. Si, chose possible, le premier baptême avait été valablement administré, le second était nul, et mes péchés n'étaient pas effacés. Il importait donc que je me confessasse au plus tôt. Le Père Delcourt et moi fixâmes ma première confession au vendredi 26 août », c'est-à-dire huit jours après.

Singulier rituel de l'excellent religieux ! La pratique régulière de l'Église suit une autre logique. La confession de l'adulte dissident reçu à la réconciliation est même préalable à la réitération du baptême. Le cérémonial se déroule donc ainsi : 1^o Confession préparatoire ; 2^o Abjuration ; 3^o Réitération du baptême sous condition ; 4^o Absolution sacramentelle sous condition ; 3^o Communion.

Il va de soi que la confession précède la réception de l'Eucharistie, mais, dans l'espèce, le converti ne peut être absous que conditionnellement. C'est, qu'en effet, en pareil cas, le sacrement de Pénitence n'est nécessaire, pour la rémission des fautes commises après le baptême, que dans l'hypothèse d'une première collation valide et d'une seconde invalide ; il est inutile dans l'hypothèse contraire : le sacrement de la régénération, valablement reçu, effaçant toutes les fautes, les actuelles aussi bien que l'originelle.

Le narrateur de 1864 a négligé de mentionner la réception de la Confirmation.

Pour remplir les obligations de sa foi nouvelle, en présence de l'hostilité acharnée de son père, le jeune homme dut ruser, tant qu'il put, au risque d'être véhémentement soupçonné d'avoir passé à l'ennemi. Sa mère le couvrait de son mieux. Il en fut ainsi jusqu'en 1854, jusqu'à l'entrée de Charles Woeste à l'Université de Bruxelles. A cette époque, M. Edouard Woeste, frappé par la ruine de ses affaires, quitta Bruxelles pour Paris, où M^{me} Woeste et sa fille ne le rejoignirent qu'en 1859.

Le père mourut en 1861, il n'eut pas la douleur de voir l'entrée de son fils dans la vie publique par sa participation éclatante au Congrès de Malines de 1863. Mais la mère en eut la joie, elle assista au déroulement de sa carrière politique, à son ascension au pouvoir par son ministère de 1884, car elle ne ferma les yeux qu'en 1885. La confidente de la conversion et presque son instigatrice aura pu jouir pleinement de la réalisation des grandes espérances que sa jeunesse avait fondées sur le converti, car elle n'est morte qu'en 1900.

C'est vraiment Dieu qui a tout conduit dans cet événement décisif, mais c'est une volonté d'une trempe rare qui a fidèlement correspondu à l'action divine.

J. SCHYRGENS.

Le nombre des juifs dans le monde.

Il y a dans l'univers 14,600,000 israélites. Durant un espace de dix ans, le nombre des israélites en Amérique a augmenté de 1,550,000. Le nombre des israélites s'y élève aujourd'hui à 3 millions 600,000. En 1819, il y avait seulement 3,000 israélites en Amérique. En 1897, ce chiffre s'est élevé à 937,000 ; en 1905, à 1,558,000 ; en 1907, à 1,778,000 ; en 1910, à 2,047,762 ; en 1920, à 3,600,000.

L'émigration juive forme 93 pour 100 de l'émigration totale en Amérique. Le principal objectif de cette immigration a été New-York. Parmi les 5,620,048 habitants que compte cette ville, il y a 1,643,000 israélites, ce qui équivaut à 29 pour 100 ; il y a à Chicago 225,000 juifs ; à Philadelphie, 200,000 ; à Cleveland, cent mille.

ANGLETERRE

Les Orthodoxes et les Anglo-catholiques

Le *Tablet* du 22 janvier, sous le titre : *Ut redeant unitam*, définit d'une façon claire les positions, que l'on confond souvent, des orthodoxes grecs et russes et des « Anglo-catholiques », qui adoptent les prières et les rites de l'Église romaine sans pourtant y adhérer. Les orthodoxes, qui sont schismatiques, non pas hérétiques, pourraient se convertir en bloc. Ils possèdent déjà les saints ordres et les sacrements ; ils retiendraient leurs rites, leurs cérémonies et coutumes ; seulement, ils seraient désormais les fils du Souverain Pontife, recevant ses instructions et admettant son infaillibilité en matière de foi. Autre est la position des Anglo-catholiques, appelés autrefois membres de la Haute Église. Ils font partie officiellement de l'Église anglicane, créée de toutes pièces par Elisabeth, après la séparation avec Rome ; c'est une Église nationale, hérétique, sans aucun lien de continuité avec l'Église catholique d'Angleterre d'avant l'apostasie du XVI^e siècle. La « réunion » de ce groupe avec Rome ne peut s'opérer que par un acte de soumission. Les ministres anglicans qui s'intitulent anglo-catholiques n'ont pas les ordres et n'ont pas les Sacrements ; si leurs évêques et eux adhèrent à l'Église romaine et abjurent leurs erreurs, ils devront, s'ils désirent recevoir les saints Ordres, s'y préparer individuellement comme tout aspirant au sacerdoce.

L'article est net, et résume la doctrine de l'Église ; il exprime aussi la charité et la compassion qu'inspirent des âmes, qui n'ont pas encore reçu la pleine lumière, mais qui prient avec ferveur. Toute conversion suppose des sacrifices et celle des « Anglo-catholiques » demande une profonde humilité ; pour le moment, ils s'arrêtent devant l'acte de soumission pur et simple, qui leur ouvrirait l'Église romaine. Pendant ce temps, les évêques de l'Église anglicane, réunis en congrès, discutent sur la Sainte-Eucharistie ; pour les uns c'est un symbole, pour les autres un Sacrement ; mais cette diversité d'opinions, si elle trouble les âmes, est tacitement acceptée par les dignitaires de l'anglicanisme. Les journaux catholiques qui traitent de cette crise remarquent avec raison que si l'anglicanisme survit aux divisions intérieures qui s'y accentuent, c'est parce que l'anglicanisme est en soi une organisation officielle, qui possède les cathédrales et les églises et aussi les fonds qui y sont attachés. Ces crises n'ébranlent pas l'organisation officielle de l'anglicanisme, mais chacune d'elles contribue à amener à l'Église catholique des âmes sincères et troublés qui, en face de ces conflits d'opinions, reconnaissent la nécessité d'une autorité unique.

Un notable converti, le Rév. Ronad Knox, écrivain de talent, dans une conférence donnée à Newcastle, il y a quelques jours, déclara qu'il y a en ce moment deux partis dans l'Église anglicane. Les Modernistes, qui aboutiront à l'incroyance, diminuent ou nient certains dogmes et fraternisent avec les dissidents, les Anglo-catholiques, respectueux et religieux, adoptent les prières et les usages de l'Église romaine, mais ils n'ont pas encore compris que, pour devenir catholique romain, il leur faut briser avec l'Église nationale à laquelle ils appartiennent officiellement

et dont ils tirent leur origine; « il leur faut, en se convertissant, modifier toutes leurs notions sur l'histoire », ajoutait le conférencier qui, fils d'un évêque anglican, est aujourd'hui, ainsi que nous l'avons d'ailleurs déjà dit, le chapelain des étudiants catholiques d'Oxford.

NOS CHRONIQUES RÉGULIÈRES

La semaine, par l'abbé R. G. van den Hout.

Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.

Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.

Chronique sociale, par M. Defourmy, prof. à l'Univ. de Louvain.

Chronique scientifique, par J. Tillieux.

Chronique féminine, par Jeanne Cappe.

Chronique d'art, par Marcel Schmitz

ALLEMAGNE

Le protestantisme allemand

Qu'est-ce encore que le protestantisme dans la grande majorité des divers pays? Un conglomérat de sectes disparates. Au mieux, c'est un terme générique embrassant toutes les organisations chrétiennes qui défendent de quelque façon le principe du libre examen sans pousser leur négation de l'autorité à sa conclusion fatale et logique. C'est à peine si le protestantisme envisagé comme une entité individuelle et positive, comme un mouvement unifié ou même comme une conception unifiée de la vie, existe à l'heure qu'il est, où que ce soit, sans en excepter les pays appelés « protestants ».

Cependant, en Allemagne, patrie du protestantisme, un effort sérieux est en train d'être tenté pour donner au mot protestantisme quelque chose de plus qu'un sens vague et négatif.

La *Europäische Revue*, publiée à Leipzig, a donné récemment un exemple caractéristique de ces sortes de tentatives. L'article en question émane de la plume du docteur René Wallau, un pasteur évangélique francfortois fort connu. Son début nous révèle l'appréhension ressentie par beaucoup de protestants d'Europe : ces protestants craignent que leur désunion, désunion qui se poursuit depuis trop longtemps en face du renouveau catholique dans toutes les parties du monde, n'ait des conséquences désastreuses même dans les pays où la *Weltanschauung* non-catholique s'est implantée depuis des siècles (ici nous laissons de côté la pensée purement matérialiste et anti-catholique).

Il ne suffit plus au protestantisme d'être anti-catholique, dit le docteur Wallau, car on s'accorde généralement à reconnaître le catholicisme dans le Nouveau-Testament. L'objet de la « protestation » protestante change avec chaque génération. Et ici le pasteur esquisse quelque chose comme une théorie du développement à la Newman. Mais le problème vital gît dans une proclamation positive de ce que le protestantisme représente. La solution? Il convient de la chercher, dit cet écrivain profond, dans une union du mouvement liturgique moderne au sein du protestantisme allemand et d'un universalisme évangélique rénové.

Telle est la base de la nouvelle synthèse. Avant qu'un édifice à toute épreuve ne puisse être érigé dessus, il faudra cependant surmonter l'opposition de l'ancienne génération. La nouvelle doit combattre la tendance à trop insister sur l'individu dans ses relations avec Dieu, à prêter trop peu d'attention à l'homme, membre de la société. La tendance que le docteur Wallau veut encourager

parce que c'est là seulement qu'il voit pour le protestantisme une perspective de réhabilitation complète; cette tendance, disons-nous, vise aujourd'hui le principe œcuménique : reconnaissance de l'Eglise en tant qu'organisation. Voilà ce qui a inspiré l'effort ardent vers l'union protestante qui se manifesta à la Conférence de Stockholm.

La Foi : les principes fondamentaux du christianisme néotestamentaire : voilà ce qu'il faut naturellement conserver. A part cela, le problème principal est représenté par la *Gestaltung* : la forme extérieure et visible dans laquelle le protestantisme présentera au monde cette foi et ces principes et précisera leurs rapports avec ce monde tel qu'il existe aujourd'hui. Que la religion cesse d'être une affaire personnelle, individuelle, quelque chose touchant au cœur seul; il lui faut une manifestation extérieure dont la forme aura été arrêtée. Elle doit être mise en contact avec les réalités sociales et politiques. Résultat qui sera apparemment atteint par l'adoption des formes chrétiennes primitives des offices religieux, imposées à titre de discipline, mais s'inspirant d'idées modernes et sociales.

Peut-être le docteur Wallau pense-t-il (bien qu'il n'en parle pas) à quelque chose de parallèle à ce mouvement dit « catholique libre » qui a fait en Angleterre quelque bruit. Il devrait savoir cependant que ce mouvement a déjà abouti au passage de bon nombre de *clergymen* très connus à l'aile anglo-catholique de l'Eglise d'Angleterre. De là, leur conversion au catholicisme ne serait qu'un geste logique sinon inévitable.

A supposer qu'il rêve d'un mouvement « high church » dans l'Eglise luthérienne d'Allemagne, mouvement à caractère « romain » moins accentué, il devrait savoir que cette *Zerrissenheit* (désunion) intérieure et extérieure qu'il déplore tant en serait encore inévitablement augmentée.

A prendre l'article plein de sincérité du docteur Wallau comme caractéristique des tendances existant présentement au sein du protestantisme allemand, deux choses deviennent claires. D'une part, il y existe certainement un sentiment puissant bien que vague que seule une Eglise visible et possédant une autorité suffisante serait à même de sauver le protestantisme. De l'autre, il y existe aussi une croyance quelque peu pathétique qu'il peut être remédié à la situation par un retour aux formes chrétiennes primitives. Et on se demande si le docteur Wallau n'a donc jamais erré dans les catacombes, s'il n'a réfléchi aux croyances primitives, seule raison d'être des formes primordiales? Car une leçon se dégage des symboles de la Messe et de l'invocation de l'autorité de Pierre, même pour le protestantisme allemand du XX^e siècle à la recherche d'une *gestaltung* unifiée et vivante. Sans elle — le docteur Wallau a le coup d'œil juste — le monde chrétien non-catholique ne pourra jamais espérer se protéger contre l'anarchie; il ne pourra jamais regarder l'avenir avec confiance.

J. STAPLETON.

Traduit de l'anglais

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

RUSSIE

Le problème du Caucase.

D'après un article de X. : Le Problème du Caucase dans l'Est Européen de janvier 1927.

Le Caucase, isthme qui s'étend entre deux mers et qui relie l'Europe à l'Asie, semble être appelé par la nature même de sa situation géographique à jouer un rôle purement pacifique dans les relations internationales.

L'accès aux mers chaudes fut de tout temps le rêve de la Russie. Le Congrès de Berlin arrêta, peut-on dire, la descente russe vers les Détroits à travers les Balkans. Cette descente s'est poursuivie de l'autre côté de la mer Noire. A un moment difficile de son histoire la Géorgie dut faire appel à la Russie, et celle-ci en profita pour prendre pied au centre même du Caucase, puis, après un demi-siècle de lutte, arriva à dominer tout l'isthme. Sur la Perse, elle n'a cessé d'exercer une pression, dont les méthodes ont varié depuis le traité de Turkmanchâï (1828) par lequel ce pays céda à l'Empire des tsars le droit exclusif d'avoir sur la Caspienne des navires de guerre.

La révolution bolchéviste a infusé dans la politique extérieure russe une idée nouvelle : celle de la dictature mondiale du prolétariat. Par là l'impérialisme russe est devenu plus redoutable encore.

Pour en endiguer la descente, le problème ne comporte qu'une seule solution : neutralisation de l'isthme du Caucase, par la création d'un Etat indépendant sous les auspices de la S. D. N.

Un pareil Etat est-il viable ?

Oui, car le Caucase est différent de la Russie. Il est habité par des peuples divers — Géorgiens, Arméniens, Azerbaïdjanis et Circassiens — qui, à aucun point de vue, n'ont quoi que ce soit de commun avec la race slave.

Géographiquement parlant, il représente une unité bien définie par sa nature même. Il forme en même temps une unité économique. Enfin il a toujours appartenu à la civilisation méditerranéenne.

A la suite de la Révolution russe, le Caucase se détacha de la Russie et proclama même son indépendance politique (avec une Diète à Tiflis); cependant l'armée rouge n'a pas tardé à le réoccuper. Trois années durant, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Caucase du Nord et l'Arménie ne s'en étaient pas moins gouvernés librement, affirmant hautement leur intention de vivre indépendants sous un régime fédératif. Il ressort de ce fait que l'unité politique du Caucase n'a été ébranlée que sous une pression extérieure et par des coups de force.

Pays extrêmement riche, le Caucase peut former un Etat non seulement viable mais assez fort pour défendre lui-même ses frontières le cas échéant.

Du point de vue de la paix générale la création d'un Etat confédéré caucasien apparaît éminemment désirable. La Russie cessera de peser sur la Turquie comme sur la Perse. A la pression bolchéviste tant sur l'Asie Mineure que sur l'Asie antérieure, il sera opposé un rempart puissant.

Dans le relèvement économique de l'Europe le Caucase pourrait, par ses richesses naturelles, jouer un rôle des plus considérables (pétroles, manganèse, cuivre, charbon, pêcheries, forêts, soie, coton, laine, tabac). Très arriéré du point de vue industriel, le Caucase qui a besoin de tout (matériel technique, produits chimiques, textiles, etc.), présente un débouché important pour la production industrielle des deux mondes. Enfin le Caucase libre ouvre une grande voie de transit vers la Russie du Sud et les Asies centrale et antérieure. Et comme la Russie aura toujours le droit de transit à travers la Caucase, il en résulte que ses droits

légitimes ne seront nullement lésés du fait d'une séparation du Caucase d'avec l'ancien Empire et de la création, comme il a été dit, d'un Etat confédéré caucasien sous l'égide de la S. D. N.

* * *

L'auteur anonyme de l'article que nous venons de résumer nous semble perdre de vue un facteur qui milite fortement contre sa thèse : c'est le caractère très disparate de la population caucasienne. Il cite quatre peuples seulement : en réalité il y en a plusieurs dizaines. Certaines de ces nationalités sont fort belliqueuses, d'autres animées à l'égard de leurs voisins d'une haine farouche. Arméniens et Géorgiens par exemple, qui ne sont ni de même race, ni de même religion, et qui parlent deux langues entièrement différentes, sont à couteaux tirés. Le régime soviétique, tout abject qu'il soit, maintient quand même la paix au milieu de cette macédoine de peuples, comme l'avait fait naguère le régime tsariste (on n'a pas oublié cependant les conflits sanglants de Bakou entre Tatars et Arméniens en 1905). Abandonné définitivement à lui-même le Caucase deviendrait vraisemblablement le théâtre d'un *bellum omnium contra omnes*, comme il en a tant connu au cours de sa sanglante histoire jusqu'à la domination russe. A quoi il faut ajouter que la Turquie de Kémal serait heureuse sans doute d'extirper ce qui reste encore en Asie Mineure d'Arméniens, en occupant la minuscule Arménie soviétique (capitale Erivan). Peut-être ne se bornerait-elle même pas à ce fait d'armes et se saisirait-elle de la Géorgie, de tout temps citadelle de la chrétienté au seuil de l'Islam asiatique.

Dans leurs projets agressifs les Turcs seraient certainement soutenus par une notable partie de la population locale où leurs coréligionnaires sont nombreux (notamment dans l'Azerbaïdjan). Et qu'arriverait-il au cas d'une offensive soviéto-turque commune se déclanchant à la fois du Nord et du Sud? La S. D. N., dans sa phase actuelle tout au moins, serait-elle de taille à y faire face? Non, n'est-ce pas? ... On voit, à quoi pourrait mener la réalisation du projet préconisé par l'auteur de l'article sur le Problème du Caucase. Comte P.

ABONNEMENTS A L'ETRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (13, 11 ou 8 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|--|-----------|
| I. — Pour le Congo belge, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée | 8 belgas |
| II. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Ile Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Ile Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie. | 11 belgas |
| III. — Pour tous les autres pays | 13 belgas |

Fabrication & Négoce de Tissus en tous genres

Spécialité pour Communautés religieuses

Les Fils de Paul Van Oost

(Ancienne Maison Paul Van Oost)

Serges, voiles, camelots, draps, bures, impériaux, cotons, divers, toiles, laines à tricoter, etc., etc. La firme n'a pas de représentants en Belgique. Les MM. Van Oost visitent personnellement la clientèle.

21, Rue du Marécage

Chèques-Postaux 34337

Etienne Van Oost, Bruges

BRUGES

Téléphone 977

CHARBONS, COKES, BRIQUETTES, BOULETS



Ancienne Maison

Albert BRACKE-CAMPENS

Téléphone 603

Quai du Compromis, 23-25-26, GAND



GROS

DÉTAIL

TARIF DES TOILES

Toile d'Irlande pr draps de lit	Largeurs	Prix
" " " " "	1m55	8.30
" " " " "	1m90	10.10
" " " " forte qualité	1m75	12.30
" " " " "	2m00	14.40
" " " " "	2m25	17.00
Fil blanchi qualité d'usage	1m70	12.85
" " " " forte qualité	2m00	15.50
Bon calicot écur sans apprêt	1m60	8.20
" " " " "	1m85	10.60
" " " " "	2m00	11.60

Fines cretonnes pour lingeries. — Molletons blancs. — Essuie-mains, Linge de table et toile de Courtrai. — Toiles à matelas. — Nappes d'Autel. — Purificateurs et Corporaux. — Toiles anciennes.

Tout au prix de gros. Franco votre gare à partir de 200 francs.

Demandez nos échantillons gratuits

Emile CHARLOT & Fils, à MARCINELLE

BUREAU TECHNIQUE

- INTERNATIONALE -

G. J. HOOIJER

48, Boulevard Lambertmont, Bruxelles

Téléphone 583.82

Téléphone 583.82

Torréfacteurs Van Gülpen de toute contenance, pour tout combustible.

Doseuses Adler, Chronos, Mapar et Monède pour toutes quantités et tous produits.

Moulins Elka pour café et épices, électriques et à transmission.

VISITEZ NOTRE STAND 1417 A LA FOIRE COMMERCIALE

(Palais de la Métallurgie)

MANUFACTURE DE COUVRE-LITS OUARTÉS

EDREDONS

COUVERTURES

COTON & LAINE



ALBERT POUPART

14, rue Van Lint, BRUXELLES-Midi

Téléphone 25566

MATÉRIEL AVICOLE C.B.I.

Chaussée d'Otterghem, 10, GAND

LE MATÉRIEL LE PLUS MODERNE

Couveuses Mammouth C.B.I. de 1.200 à 36.000 œufs à eau chaude. — Couveuses C.B.I. de 60 à 400 œufs, à air chaud, pur, humidifié. — Éleveuses au charbon C.B.I. Accessoires avicoles.

Demandez aujourd'hui notre brochure descriptive N° 38. Elle vous intéressera

CONTE ARABE

Il était une fois, au pays du soleil éternel, caché dans une vallée odoriférante et fertile, un petit royaume heureux, le Roi était aimé et respecté de ses sujets; sa fille en était l'idole; elle était si frêle que l'on croyait voir sa taille ployer sous les caresses du zéphir. Ni la science des alchimistes, ni les secrets des magiciens, ni la baguette des fées ne purent la guérir.

Une nuit, une de ces nuits embaumées d'Orient — la princesse eut un songe, un gnome lui apparut lui offrant à choisir entre la toute puissance, la grande richesse et la Santé. — Sur son désir, le gnome tira d'un coffret d'or une petite boîte dont le couvercle portait en lettres de feu le mot :

PURGOS

FONDANT PURGATIF

Spécialement recommandé aux jeunes filles à l'estomac et au palais délicats

En vente dans toutes les pharmacies

Fr. 3-50 la boîte de 30 comprimés

Dépôt Général :

Société Anonyme Laboratoires VITAE

65, rue Quinaux, Bruxelles. --- Téléph. : 536.33